# TRENTE ANS,

OU

# LA VIE D'UN JOUEUR,

MÉLODRAME EN TROIS JOURNÉES,

PAR

VICTOR DUCANGE ET M. DINAUX;

MUSIQUE DE M. ALEXANDRE PICCINI:

DIVERTISSEMENT DE M. CORALLY; DÉCORS DE M. LEFEBVRE.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 19 juin 1827.



DISTRIBUTION DE LA PREMIÈRE JOURNÉE:

M. DE GERMANY, vieillard infirme et près du tombeau.. M. Moessard.
Georges DE GERMANY, joueur, fils du précédent, âgé de vingt-cinq ans.......... M. Fréd. Lemaître.
WARNER, chevalier d'industrie, ami de Georges, âgé de vingt-six ans.......... M. Mesnier.
DERMONT, négociant-armateur, oncle d'Amélie, âgé de quarante-cinq ans.......... M. Thériguy.
RODOLPHE, âgé de vingt-deux ans.......... M. Jemms.
Un Magistrat.......... M. Dugt.
Un Officier, commandant huit cavaliers de maréchaussée. M. Héret.
VALENTIN, domestique de M. de Germany, âgé de trente ans.......... M. Vissot.
Un Domestique de la maison de jeu.......... M. Laisné.
Un Banquier de la même maison.......... M. Millot.
AMÉLIE, riche orpheline, fiancée de Georges, élevée chez M. de Germany, âgée de seize ans.......... Mme Allan-Dorval.
LOUISE, femme de charge et gouvernante d'Amélie, âgée de trente-cinq ans.......... Mme Zélie Paul.
Domestiques et Femmes de chambre.
Troupe de Joueurs.
Cortège conduisant les époux, et autres personnages accessoires.

L'action de la première journée se passe en 1790.

La scène est à Paris, d'abord dans une maison de jeu, et ensuite chez M. de Germany.

## PREMIÈRE JOURNÉE.

Le théâtre représente plusieurs salons éclairés, et faisant suite les uns aux autres. — On voit dans celui du fond une table de jeu, autour de laquelle s'empressent une foule de joueurs. — Le devant de la scène est libre, et seulement meublé de banquettes et de chaises. — Il est minuit.

### SCÈNE I.

(Société nombreuse dans les salons. — Un mouvement continuel règne parmi les joueurs.)

WARNER, RODOLPHE, ensuite Georges DE GERMANY, LE BANQUIER.

LE BANQUIER.

Faites le jeu, messieurs... Le jeu est fait, rien ne va plus. Vingt-neuf, rouge, impair et passe.

(Tous les joueurs, occupés diversement, se rapprochent de la table avec précipitation. — Warner s'avance sur la scène, tenant une poignée de billets de banque, et faisant sonner de l'or.)

WARNER.

Vingt mille francs, et deux cents pièces

d'or!... je n'avais pas cent francs il y a quelques heures... Ma foi, vive le jeu! j'ai retiré trop tôt mon argent, j'étais en si belle veine! j'aurais dû faire paroli...

LE BANQUIER.

Faites le jeu, messieurs *!

RODOLPHE, venant d'un des salons.

Que le ciel me punisse, j'ai mérité mon malheur.

WARNER, à part.

Ah! l'ami Rodolphe a perdu! (Haut.) Eh! qu'avez-vous, mon cher, vous ne paraissez pas content de la fortune?

RODOLPHE.

Pardonnez-moi, monsieur; la fortune me traite de manière à me corriger pour jamais. Depuis huit jours que vous m'avez séduit, entraîné dans cette maison, j'ai vu, suivi, subi toutes les chances du jeu, et j'ai perdu vingt mille francs. Hélas! c'est le tiers de la fortune que mon vertueux père avait lentement acquise par un honorable travail; mais je ne le regrette point, puisqu'à ce prix j'ai fait l'apprentissage des hommes qu'il faut fuir, et des lieux qu'il faut détester.

WARNER.

Eh! voilà le thème ordinaire de tous les joueurs maltraités; un sourire du hasard, ils changent aussitôt de ton. Allons! consolez-vous, et soyons philosophes... Je vous démontrerai certain coup... Mais, chut! j'aperçois quelqu'un dont je veux, en ami, que vous fassiez connaissance.

RODOLPHE.

C'est M. Georges de Germany.

WARNER, confidentiellement.

Nous nous réunissons ici toutes les nuits. Oh! c'est un joueur intrépide, je vais...

RODOLPHE.

Non... de grace! ne me nommez pas ici!

GEORGES, arrivant avec empressement, et s'essuyant le front.

Ah! j'arrive enfin! Bonjour, Warner; quelle heure est-il?

WARNER.

Minuit.

GEORGES.

Aussi tard! fatalité!... Je comptais sur cette nuit; car le sort, depuis quelques jours, s'acharne à me persécuter. Tu sais que j'ai perdu les trente mille francs que mon père m'a remis pour acheter les diamants que je dois offrir à ma charmante future; tu conçois donc qu'à tout prix il me fallait de l'argent; j'ai couru chez notre usurier, le traître était parti; je l'ai relancé jusqu'à sa campagne, et tu vois; j'arrive.

* Pendant tout ce tableau, jusqu'au grand récit de Georges, le jeu continue, et l'on entend la voix du banquier proclamant les diverses chances.

WARNER.

Il fallait me parler; je suis en veine... j'ai gagné.

GEORGES.

Je ne pouvais le deviner... J'ai fait ressource de quelques bijoux, qui, malgré la ténacité de l'arabe impitoyable, se sont, comme Jupiter métamorphosés en cette rosée d'or

(Il lui montre des louis.)

WARNER.

J'aurais fait ton affaire ici; mais n'importe, te voilà les armes à la main. Attaque la fortune en homme de courage; un peu de témérité! cet argent te portera bonheur.

GEORGES.

Jouerai-je ce coup d'hier, qui, par parenthèse, m'a coûté cent louis?

WARNER.

Non.

GEORGES.

Tu me l'avais conseillé.

WARNER.

Oui; mais j'ai réfléchi; attends l'impair; joue passe et la couleur, puis deux fois pair; double toujours tes enjeux... il faut que la banque saute au quatorzième coup.

GEORGES.

Fortune! accorde-moi seulement une demi-heure, et je suis à-la-fois le plus heureux des hommes, des amants et des époux!

WARNER.

Va, joue et gagne!

GEORGES.

Attends-moi.

(Il court se mêler à la société dans un autre salon.)

RODOLPHE.

Le malheureux! quel désordre!... Mais Warner revient.

WARNER, à part, écrivant sur ses tablettes.

Il lui faut un écrin... précisément, j'ai vu chez la discrète dame, qui fait ici certain trafic, une parure... (Pliant le billet qu'il vient d'écrire, et apercevant un domestique.) Monsieur de la chambre! écoutez.. Ce billet, tout de suite à la dame Sarabec; ici dessus.

LE DOMESTIQUE.

Je sais, monsieur.

(Le domestique sort.

RODOLPHE, à part.

Que prépare-t-il?

WARNER, serrant ses tablettes.

L'affaire sera bonne... (A Rodolphe.) Eh bien! mon cher, vous n'avez pas voulu que je vous présentasse à mon ami; tant pis pour vous.. un charmant garçon, qui sera riche sous peu..

RODOLPHE.

Comment?

WARNER.

Un mariage superbe! une petite femme charmante!... c'est un ami à faire.

RODOLPHE.

Vous connaissez donc sa famille?

WARNER.

Certainement : c'est moi qui forme ce jeune homme; je l'ai lancé dans le monde.

RODOLPHE.

Ah! je comprends... mais on dit que son père, M. de Germany, est un homme sévère et de mœurs rigides.

WARNER.

Oh! c'est le plus grondeur des vieillards; mais, grâce à mon adresse, le bon homme, déjà tout plein d'infirmités, souffrant dans son fauteuil, nous croit de petits saints; et, comme nous attendons un gros héritage, nous empruntons sur l'avenir; et c'est moi qui négocie, en attendant la dot que nous toucherons demain.

RODOLPHE, se contraignant.

C'est admirable!... et sans doute la jeune demoiselle est dans le secret?...

WARNER.

Du tout!... Orpheline dès l'âge de dix ans, elle fut élevée dans la maison même de M. de Germany. Elle a bien encore un oncle que l'on attend pour le mariage, et dont elle dépend un peu; mais il revient, je crois, des Indes ou du Mexique; et, comme il a donné son consentement, nous ne le redoutons point. Ce mariage-là, mon cher, ne sera pas long-temps calme, Georges aime l'indépendance; l'innocente Amélie est douce, sentimentale... On s'accordera peu.

RODOLPHE.

Vous craignez cela?

WARNER.

Au contraire... Vous êtes un novice; c'est une femme qu'il faudra consoler.

RODOLPHE, à part.

Le misérable!

WARNER.

Mais je cause, tandis que ce cher Georges s'escrime de toutes armes pour regagner les diamants qu'il doit offrir à sa belle. Si vous jouez ce soir, je vous conseille d'essayer le coup que je vous ai montré : 3, 7, 15... Adieu, nous nous reverrons.

(Il s'éloigne.)

RODOLPHE.

O ciel! dans quel repaire me suis-je laissé conduire!... misérable Warner! et ce Georges... pauvre Amélie!... ils vont la sacrifier... je voulais fuir tout-à-l'heure... et maintenant je ne sais quel pouvoir, quel intérêt me retient ici... (Un étranger, d'un certain âge, entre d'un air timide et embarrassé; c'est Dermont; il tient son chapeau à la main.) Un étranger!... la rougeur couvre mon front dès que j'aperçois un visage nouveau. Grand Dieu! je le connais, c'est un négociant de Marseille, je l'ai vu dans un voyage; il est encore en relation avec ma famille... Quoi! il vient ici!... Mais évitons sa rencontre, et tâchons d'observer Georges.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, supposés dans d'autres pièces; DERMONT.

DERMONT s'avance, tenant son chapeau à la main.

C'est donc ici! j'ose à peine avancer. C'est la première fois de ma vie que je vois une semblable maison.

UN DOMESTIQUE, venant à lui.

Monsieur, votre chapeau?

DERMONT.

Je vous remercie, mon ami, de votre prévenance; je le garderai.

LE DOMESTIQUE.

Ce n'est pas l'usage, monsieur.

DERMONT.

Ah!

LE DOMESTIQUE prend le chapeau, et remet à Dermont un numéro.

Vous le reprendrez en sortant, numéro 115.

(Tout à coup un tumulte s'élève à la table de jeu.)

UNE FOULE DE VOIX CONFUSES.

Attendez, attendez, messieurs. — Le jeu est fait. — Non! non! c'est faux! — Silence! — Vous en avez menti! — Rendez l'argent! — C'est monsieur! — Sortez! Sortez!

(On chasse un joueur.)

LE BANQUIER, froidement.

Faites le jeu, messieurs!

(Le calme se rétablit.)

DERMONT, demeurant seul en scène.

Quel indigne séjour! quelle société! est-il vrai que Georges de Germany, que le fils de mon meilleur ami... est-il vrai que l'époux futur de ma nièce vienne ici chaque nuit prodiguer sa fortune et perdre son honneur?... Il faut que je m'en assure. Oui, j'ai choisi le meilleur moyen; c'était de ne point annoncer mon retour... Mais, depuis dix ou douze ans que je n'ai vu ce jeune homme, comment le reconnaître dans cette foule de joueurs? à qui m'adresser? à peine osé-je lever les yeux, et je sens que la sueur inonde mon front... (On voit Warner revenir du fond; et, d'un autre côté, trois ou quatre joueurs observent Dermont, en se le désignant.) J'ai besoin de respirer.

(Il s'assied sur une chaise qui est près de lui, et il s'essuie le visage.)

WARNER, à part.

C'est quelque provincial, quelque joueur novice... il a vraiment la mine d'une honnête personne. Parbleu! je veux voir...

(Il s'approche.)

DERMONT.

Il faut pourtant vaincre ma répugnance, et me décider à parler à quelqu'un...

(Il se lève et voit Warner, qui le salue; il le salue de même.)

WARNER.

Votre serviteur, monsieur.

DERMONT.

Monsieur, je suis le vôtre.

WARNER.

Vous paraissez avoir chaud? L'air circule mal ici... Monsieur de la chambre! (Le domestique, qui portait des rafraîchissements, s'avance.) Permettez... il faut que vous preniez quelques rafraîchissements.

DERMONT.

Monsieur, vous êtes trop bon...

WARNER.

Laissez, je vous en prie... Un verre d'orgeat à monsieur.

DERMONT.

Non, je ne prends jamais rien. (Avec défiance, à part.) Cet homme est bien poli!

(Le domestique s'éloigne.)

WARNER, avec affectation.

Monsieur me paraît étranger?

DERMONT.

En effet, je suis ici... fort étranger.

WARNER.

J'ai vu cela, et, par conséquent, monsieur ne connaît personne de la société?

DERMONT.

Mais non, jusqu'à présent.

WARNER.

Vous avez quelque projet de tenter la fortune?

DERMONT.

Ce n'est pas précisément mon dessein.

WARNER.

Vous avez raison; de la prudence, mon cher monsieur; ici le parquet est glissant. On vous jettera plus d'une amorce, sur-tout si vous avez quelque somme à risquer. Prenez garde, nous avons des gens qui flairent les louis d'or... Dans ce cas, je vous offre mes services, et mes conseils.

DERMONT.

En vérité!

WARNER.

Sur mon honneur; vous m'avez d'abord inspiré un intérêt... Que jouez-vous de préférence, le creps ou la roulette? quant à moi, je préfère le 30 et 40 : la chance s'y renouvelle, et le joueur attentif...

DERMONT, avec force.

Monsieur, je ne viens pas pour prendre de semblables leçons, et je trouve également honteux, indigne, infâme...

(Ici, un tumulte, des cris, un grand désordre, éclatent dans un salon voisin.)

UNE FOULE DE VOIX.

Arrêtez! arrêtez!... retenez ce furieux!

DERMONT.

Grand Dieu!

(Une foule de joueurs, au milieu desquels Georges se débat, entre, renversant tout. — On voit, au-dessus des têtes, brandir des rateaux.)

GEORGES, en fureur.

Laissez-moi, laissez-moi!... je veux briser ces exécrables instruments.

RODOLPHE, entraînant Georges et le ramenant sur la scène.

Malheureux! quelle fureur!

WARNER, saisissant aussi Georges.

Eh quoi! c'est Georges!... (Tous les joueurs se sont levés, et tous regardent, écoutent, et abandonnent les parties*.) Qu'est-il donc arrivé? quelque fripon?... de faux dés?...

GEORGES.

Non, j'ai tout perdu!

WARNER.

Tout?... c'est fâcheux; mais ce n'est pas une raison...

GEORGES.

J'ai tout perdu, te dis-je; l'argent que j'avais sur moi, les vingt mille francs que tu viens de me remettre, et soixante mille encore sur ma parole. Quoi! l'enfer ne fera point écrouler ces murs sur ma tête!... quoi! ces tapis, ces dés, ces cartes, ces instruments du démon ne s'engloutiront pas dans un abîme de feu!... Misérable que je suis!...

DERMONT.

Quelle horrible démence!

RODOLPHE.

Revenez à vous.

WARNER.

Allons donc; je te croyais un homme, et pour une centaine de mille francs, tu perds la tête de désespoir!...

GEORGES.

Non, c'est de rage contre le sort opiniâtre. Se peut-il que douze fois je perde sur la rouge!... j'allais martingaler; je divise mes fonds; j'en fais douze masses. Jamais, notez cela, jamais au neuvième tour, je n'avais perdu le coup; j'arrive à dix, et je perds! Je m'étonne; mais, encore ferme et calme, je fais le jeu, il sort noir!... Un frisson me saisit; mes doigts sur ma poitrine tracent une empreinte de sang. Cependant je cache mon trouble, et, d'une main glacée, en souriant comme la mort au dernier soupir, j'avance la douzième masse : elle couvre le tapis, tous les regards la dévorent; un murmure s'élève... la roue tourne... mon sang s'arrête... c'en est fait; le sort a parlé... mes yeux se couvrent d'un nuage, et mon or disparaît sous le rateau fatal. Ainsi que brille un éclair, je me réveille comme la foudre, et tout ce qui s'offre à mes mains est réduit en poussière.

RODOLPHE.

Cette leçon terrible est un avis du ciel. Ah! croyez-moi, monsieur, renoncez pour jamais...

* C'est ici que le jeu cesse dans le salon du fond, dont on ferme les portes.

GEORGES.

De quoi vous mêlez-vous?... Moi, céder au basard parcequ'il m'accable une fois? non, je m'en rendrai maître; et si, plus attentif à la marche du sort, j'eusse à propos suivi la chance opposée...

RODOLPHE.

Eh bien?

GEORGES.

J'aurais maintenant un million.

WARNER.

Sans doute, il eût fait sauter...

GEORGES.

Tais-toi!... ce coup fatal qui me perd, c'est toi qui me l'as conseillé!

WARNER.

T'ai-je donc conseillé de jouer sans prudence, de t'obstiner comme un enfant contre une veine malheureuse? n'as-tu pas aussi perdu mon argent?

GEORGES.

Ton argent!... voilà ma signature.

WARNER.

Fi donc!... demain tu seras riche: je suis encore ton ami.

DERMONT.

Demain!

GEORGES.

Demain! mon mariage sera rompu!

(Pendant la fin de cette scène, tous les joueurs s'éloignent et entrent successivement dans les salons voisins.)

WARNER.

Pourquoi?... pour un écrin?... eh! si ce n'est qu'un écrin qui te bouleverse l'esprit, je puis te le procurer.

GEORGES.

Toi?

WARNER.

Moi.

GEORGES.

Quand?

WARNER.

A l'instant.

GEORGES.

Où?

WARNER.

Ici.

GEORGES.

Tu pourrais?.... O mon ami! mon cher Warner! je t'en donnerais dix fois, vingt fois la valeur, et tu serais encore mon génie tutélaire.

WARNER, à part.

Il est à moi.

GEORGES.

Où trouver ce trésor?

WARNER.

Pas plus loin qu'ici dessus; oui, à l'étage supérieur, une dame honnête et discrète fait certain trafic utile aux joueurs malheureux; il lui vient parfois des objets d'un grand prix. Je suis de ses amis, j'ai du crédit sur la dame, et, par hasard, j'ai vu chez elle, aujourd'hui même, une parure en pierres magnifiques.

GEORGES.

Il se pourrait!... Courons, courons, mon cher! ah! tu es mon véritable, mon plus sincère ami.

RODOLPHE.

Monsieur, au nom du ciel, écoutez!

GEORGES.

Eh, morbleu! laissez-moi, monsieur... Viens, mon cher Warner.

(Ils sortent. Rodolphe les suit un moment.)

## SCÈNE III.

DERMONT, seul; ensuite RODOLPHE.

DERMONT.

Je demeure atterré!... Quoi!... c'est Georges deGermany; c'est ce jeune homme sur qui reposaient tant d'espérances... et, demain, ce joueur éhonté devenait l'époux de ma chère Amélie!... Ah! bénissons le ciel, j'arrive encore à temps... courons à l'instant même...

RODOLPHE, revenant en hâte.

Monsieur, me reconnaissez-vous?... Vous hésitez; je le vois, il vous paraît impossible que le fils d'un honnête homme, d'un négociant estimé, se trouve dans un semblable lieu; mais ne me repoussez pas avant de m'avoir entendu, et sur-tout, je vous en supplie, ne révélez pas à mon père...

DERMONT.

Vous êtes Rodolphe Déricourt?

RODOLPHE.

Oui, monsieur, et je voulais fuir votre vue; mais quelques mots qui vous sont échappés, pendant la scène odieuse dont nous venons d'être témoins, et sur-tout votre embarras, votre trouble, tout me dit que vous venez dans cette maison, peut-être pour la première fois?

DERMONT.

Oui, monsieur.

RODOLPHE.

Plus imprudent que vous, j'y laisse une partie de ma fortune; mais du moins j'emporte mon honneur; et, près d'en sortir pour toujours, je crois, monsieur, racheter un moment d'erreur en vous avertissant que là, tout-à-l'heure, moi-même je viens d'entendre des projets odieux qui menacent votre fortune... Croyez-moi, monsieur, si vous n'êtes point un joueur, fuyez de cette maison.

DERMONT.

Jeune homme, ah! quelle que soit la faute que vous ayez commise en y venant vous même, cet avis vous acquiert à jamais mon estime. Votre confiance mérite la mienne. Non, je ne suis point un joueur; ma présence ici est un acte

honorable. Mais hâtons-nous d'en sortir. C'est dans un lieu moins impur que vous devez recevoir la confiance et l'amitié d'un honnête homme.

RODOLPHE.

Ah! monsieur!...

DERMONT.

Sortons d'ici. (Rumeur. — On voit des soldats de maréchaussée s'emparer des portes, et en même temps, d'autres soldats ramener et refouler les joueurs vers le salon du fond. — Dermont et Rodolphe reviennent sur leurs pas.) Ciel! que vois-je?

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN OFFICIER DE MARÉCHAUSSÉE, CAVALIERS DE LA MÊME ARME.

L'OFFICIER.

Ne laissez sortir que les personnes qui se feront connaître. (Retenant Dermont et Rodolphe.) On ne sort plus, messieurs.

RODOLPHE.

Comment?

DERMONT.

Vous voulez m'empêcher?...

(On voit les joueurs défiler un à un, entre les soldats, en montrant leurs papiers.)

L'OFFICIER.

Je dois exécuter mes ordres. Montrez-moi vos papiers; s'ils sont en règle vous serez libres.

DERMONT.

Quoi! je serais contraint à me déshonorer, en déclarant dans un tel lieu, mon nom, ma qualité?...

L'OFFICIER.

Il n'y fallait pas venir... Vos papiers?

DERMONT.

Grand Dieu! mais pourquoi cette violence?

L'OFFICIER.

Je dois vous en instruire. Des diamants d'un grand prix ont été volés dans une maison voisine; on soupçonne qu'ils ont été apportés ici.

DERMONT.

Et vous osez supposer?...

RODOLPHE.

Arrêtez!... Quelque honte qu'il y ait à se faire connaître ici, je n'hésite point. Je me nomme Rodolphe Déricourt, et je me porte caution pour monsieur.

DERMONT.

Vous!... digne jeune homme, vous le pouvez sans crainte.

L'OFFICIER.

Vous répondez de monsieur, quoiqu'il se dise étranger?... Comment se nomme-t-il?

DERMONT.

Je..

(L'officier l'interrompt.)

RODOLPHE.

Je vous atteste...

L'OFFICIER.

Son nom?

DERMONT.

Je me nomme Dermont; je suis négociant-armateur; ma maison est à Marseille, et je suis arrivé ce soir même. Cela vous suffira-t-il?

L'OFFICIER.

Oui, monsieur, quand cela sera prouvé; jusque-là je serai forcé de vous conduire devant le magistrat.

DERMONT.

Moi!... juste ciel!...

RODOLPHE.

Monsieur...

(Un brigadier approche et remet un papier à l'officier.)

L'OFFICIER.

Quatre personnes arrêtées. (On voit en effet quatre joueurs retenus par les gendarmes. — A Dermont.) Monsieur, vous allez aussi me suivre.

DERMONT.

Moi!.... Malheureuse Amélie, qui pourra t'éclairer à temps?

RODOLPHE, courant à lui.

Amélie!... Ah! grand Dieu! vous seriez?...

DERMONT.

Son parent, son tuteur, et je venais la sauver.

RODOLPHE.

Ah! ce mot éclaircit tout. Fiez-vous à moi; un ordre, et je vole...

DERMONT, lui remettant un papier.

Oui, à mon hôtel!... Ah! généreux ami, hâtez-vous; je vous devrai plus que la vie.

L'OFFICIER.

Marchons.

(Sortie générale. — Le théâtre change. — Il représente un salon d'été, tout ouvert sur le jardin. — Il est meublé de quelques fauteuils, particulièrement de celui destiné à M. de Germany, et de tables de chaque côté de la scène — Il est dix heures du matin.)

## SCÈNE V.

VALENTIN, LOUISE, DEUX FEMMES DE CHAMBRE, et plus tard AMÉLIE.

(Deux femmes de chambre apportent un voile, des gants et les fleurs qui doivent parer la mariée. — En même temps Louise vient au-devant d'elles; et Valentin paraît par une porte de côté.)

LOUISE, examinant les fleurs.

Bien... C'est charmant!... Posez tout là... Ici... Ah! voilà Valentin; comment va M. de Germany?

VALENTIN.

Pas mieux; le médecin qui le quitte paraît fort inquiet; il veut parler à son fils. Voilà la troisième fois que je cours inutilement le dire à M. Georges. Je crains que monsieur ne s'impatiente.

LOUISE.

Vous avez raison, monsieur Valentin et

vous n'êtes pas le seul à qui la conduite de M. Georges donne ici de vives inquiétudes. Mais il n'est plus temps de rien dire, de rien examiner. (Montrant du geste les parures de noce.) Vous le voyez, dans quelques heures ils seront mariés.

VALENTIN.

Mon Dieu! madame Louise, auriez-vous découvert?...

LOUISE.

J'ai la certitude qu'il a passé encore la nuit dernière hors de chez lui, et qu'il n'est rentré qu'à deux heures du matin.

VALENTIN.

Est-il possible?... Si monsieur en était instruit... Mademoiselle Amélie le sait-elle?

LOUISE.

Oh! non... Cependant je l'ai vue pleurer; je crois qu'elle commence à partager mes soupçons, surtout sur ce M. Warner qui s'est emparé de l'esprit de M. Georges. Mais je n'oserais prononcer le nom de joueur.

VALENTIN.

Gardez-vous-en bien devant monsieur; c'en serait assez pour le faire mourir.

LOUISE.

C'est pour cela... Paix! voilà mademoiselle. Ne dites rien. Nous nous trompons peut-être. Allez vite où monsieur vous envoie.

(Valentin sort par le fond, Amélie entre par un des côtés.)

AMÉLIE.

Ah! Louise!... je m'éloigne un moment de la foule. Les compliments, le bruit, la chaleur... je puis à peine respirer.

LOUISE.

Je le conçois, mademoiselle; et joignez à cela l'émotion... et la crainte qu'on tel moment doit inspirer,

AMÉLIE.

La crainte!... Que veux-tu dire?

LOUISE.

Rien absolument, mademoiselle, qui puisse vous inquiéter... Ah! si le ciel est juste, vous devez être heureuse, et peut-il exister au monde un cœur qui le desire autant que le mien!

AMÉLIE.

Oui, je sais que tu m'aimes... (Avec embarras.) Aussi je n'ai pas de secrets pour toi.

LOUISE.

Cependant, mademoiselle, vous me cachez vos larmes.

AMÉLIE.

Tu pleures aussi.

LOUISE, voulant la cacher.

Moi!...

AMÉLIE.

Ne te semble-t-il pas que mon hymen s'entoure de sinistres présages? Le seul parent que je possède, M. Dermont, que j'attendais avec tant d'impatience, il ne vient pas; il m'abandonne. J'entends dire que l'on craint pour les jours de M. de Germany; quel moment pour une fête! et pour premier témoin d'un acte si solennel, nous aurons M. Warner!... Je ne saurais exprimer l'éloignement et l'espèce d'effroi que cet homme m'inspire; son regard audacieux me trouble et me révolte.

LOUISE.

Tous vos amis vous entoureront.

AMÉLIE.

Georges semble n'aimer que lui; à peine m'a-t-il adressé quelques mots ce matin. N'as-tu pas aussi remarqué son air inquiet, agité? Ah! Louise! comme mon cœur s'alarme!

LOUISE.

Mademoiselle, vous vous affligez sans raison: moi-même... (Bruit.) Mais, entendez-vous? je crois qu'on vient vous chercher.

AMÉLIE.

Déja!...

LOUISE.

Il faut achever de vous parer.

AMÉLIE.

Attends!... c'est, je crois, M. de Germany.

LOUISE.

Oui; il peut à peine se soutenir. (Aux femmes de chambre.) Rentrez, mesdemoiselles.

(Les femmes de chambre reprennant les parures et sortent. — Au même instant, M. de Germany, venant de chez lui, entre, soutenu par deux valets. — Georges se montre au fond, venant par le jardin. — Amélie et Louise courent au-devant de M. de Germany.)

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, GERMANY, GEORGES, DOMESTIQUES.

AMÉLIE.

Mon père!

(Amélie et Louise soutiennent M. de Germany et le conduisent à son fauteuil. — Le vieillard embrasse la jeune fiancée, et la regarde avec tendresse.)

GERMANY, assis.

Où donc est mon fils? je l'ai fait demander plusieurs fois ce matin, et tout-à-l'heure encore...

AMÉLIE.

Monsieur, il va venir. (A Louise.) Courez...

LOUISE.

Le voilà... (A Georges.) Venez vite.

GEORGES.

(A part, en approchant.) Warner n'est point encore arrivé, aura-t-il obtenu le fatal écrin? (En saluant son père.) Monsieur, je me rends à vos ordres... Mademoiselle, on s'inquiète de votre absence; on vous desire au salon.

GERMANY, retenant Amélie.

Laissez-moi jouir un moment de la présence de ma fille; je ne pourrai la conduire à l'autel, et c'est un assez grand regret pour mon cœur...

**Mais il me semble, mon fils, qu'Amélie n'est pas entièrement parée... auriez-vous oublié?...**

GEORGES.

**Non, monsieur; mais des soins multipliés... (A part.) Warner ne vient pas! (Haut.) Rien encore n'était prêt, il a fallu du temps... (Warner paraît dans le fond.) Ah! le voici!**

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, WARNER.

GEORGES, bas à Warner.

Les diamants?...

WARNER.

(Bas.) Je les ai. (S'avançant d'un air empressé.) Charmante Amélie, et vous aussi, monsieur, daignez m'excuser d'arriver si tard, et lorsque déja tous vos amis sont réunis. (Il tire un écrin de sa poche.) J'avais promis à mon ami cet objet qu'il attendait avec impatience.

(Il donne l'écrin à Georges.)

GEORGES.

Je reconnais ton obligeance. (Présentant l'écrin d'un air triomphant.) Ma chère Amélie, daignez ajouter aux graces qui vous parent l'éclat de ces diamants.

AMÉLIE.

Ciel! quoi! une aussi riche parure?

GEORGES.

N'est qu'un faible gage de mon amour.

WARNER, à part.

Il nous ont coûté cher!

GERMANY, à part.

Mes craintes étaient injustes.

AMÉLIE, montrant l'écrin.

Voyez, mon père.

GERMANY.

Georges a rempli mon desir.

WARNER, bas à Georges.

J'ai promis pour ce soir vingt mille francs à compte.

GEORGES.

On les aura.

AMÉLIE.

Mon ami, je vais à l'instant me parer des dons de votre amour.

WARNER, lui présentant la main.

Permettez, mademoiselle...

AMÉLIE, s'éloignant.

Monsieur...

GERMANY.

Georges, je desire que vous restiez un moment avec moi.

GEORGES.

Volontiers, monsieur. (A Amélie.) Ne tardez pas à nous rejoindre. (Bas à Warner.) C'est le dernier sermon; laisse-nous.

(Warner sort par le fond: Amélie et Louise par le côté.)

## SCÈNE VIII.

GERMANY, GEORGES.

GERMANY.

Mon fils, vous allez être affranchi de l'autorité paternelle; vous allez disposer librement de votre fortune. Georges, l'indépendance où vous aspirez n'est pas pour vous sans péril; le jeu, dès votre enfance, fut la source de tous vos écarts... Mais vous m'avez juré que ce vice odieux était pour jamais extirpé de votre cœur. Georges, j'espère que vous ne m'avez pas trompé?

GEORGES.

Pourquoi ce doute?... Non, monsieur; s'il faut de nouveaux serments, je vous jure...

GERMANY.

Le ciel lit dans votre cœur, et c'est à lui que vous aurez à répondre du sort d'Amélie. Si pourtant vous m'aviez abusé; ou bien si, entraîné de nouveau par une passion détestable, le nom de joueur devenait jamais la vôtre; trompé par vos serments, le ciel me pardonnerait d'avoir immolé la plus aimable des femmes en l'associant à votre destinée: mais vous, mon fils, vous seriez puni par tous les fléaux qu'attire ce vice infâme: le mépris, le déshonneur, la misère, le crime... et mes yeux s'éteindraient dans la tombe avant d'être témoins de votre châtiment.

GEORGES.

Mon père, est-ce dans un tel moment?...

GERMANY.

Oui, mon fils, car cet instant va décider de votre sort...

GEORGES.

On vient... de grace...

GERMANY.

Georges, rassurez votre ami, en embrassant votre père.

(Dans ce moment, Warner et toute la société arrivent par le jardin; en même temps Amélie et ses femmes viennent de leur appartement. — Amélie est entièrement parée pour aller à l'autel.)

## SCÈNE IX.

LES MÊMES et TOUTE LA SOCIÉTÉ.

VALENTIN, à Georges.

Monsieur, les voitures attendent.

GERMANY.

Allez, mes enfants; mon cœur et mes vœux vous suivent.

(Amélie se met aux genoux de Germany, qui la relève et l'embrasse. — Puis tout le cortége sort pour se rendre à l'autel.)

## SCÈNE X.

GERMANY, VALENTIN.

VALENTIN.

Monsieur va-t-il rentrer chez lui?

GERMANY, assis.

Non; je resterai dans cette salle, j'attendrai ici leur retour... mon cœur est ému, mes yeux se remplissent de larmes. Verrai-je se réaliser l'espoir que j'ai fondé sur cet hymen?... il ne joue plus, il me l'a juré. Warner, son ami, me l'a juré de même... Maintenant le sort en est jeté; ils prononcent l'éternel engagement... Qu'il m'est cruel de n'être point auprès d'eux!... mais je puis connaître... oui... Valentin!...

VALENTIN.

Monsieur...

GERMANY.

Courez au temple; je veux d'ici assister à leur union. Vous viendrez m'annoncer l'instant où je devrai joindre mes bénédictions aux dernières prières du ministre.

VALENTIN.

Je vous comprends, monsieur; je cours...

( Il sort. )

GERMANY.

Je ne sais quelle inquiétude, quel pressentiment m'agite... mais il me semble que j'éprouve un secret repentir.

( Rodolphe paraît, et s'avance en venant du jardin, et paraissant chercher quelqu'un pour l'annoncer.)

## SCÈNE XI.

GERMANY, RODOLPHE.

GERMANY.

Quel est cet étranger?

RODOLPHE.

Est-ce à monsieur de Germany que j'ai l'honneur de parler?

GERMANY.

Oui, monsieur.

RODOLPHE.

Je me nomme Rodolphe Déricourt; j'ai l'honneur de connaître M. Dermont, votre ami.

GERMANY.

Dermont!... il est donc arrivé?... comment ne le vois-je pas?...

RODOLPHE, présentant une lettre.

Cette lettre vous expliquera le but de mon message.

GERMANY, à part.

Quel mystère!... (Il ouvre et lit.) « Mon ami, » arrivé seulement d'hier, j'ai découvert un » bien triste et bien douloureux secret... » (A part.) Que veut-il dire? « Tout doit être changé » relativement au mariage de ma nièce... » Ciel! « Je vous supplie de ne rien conclure » avant l'explication que j'accours vous donner. Je n'ai que le temps de tracer ces mots » à la hâte. DERMONT. » Grand Dieu!... Savez-vous, monsieur, quel motif?... Je tremble de vous interroger... Mais déjà mon fils est à l'autel, des nœuds indissolubles...

RODOLPHE.

Ah! que m'apprenez-vous?

GERMANY, cherchant à se lever.

S'il en est temps encore, il faut tout arrêter... Appelez mes gens. Du monde!

RODOLPHE, le soutenant.

Arrêtez, monsieur, cet éclat...

VALENTIN, accourant.

Monsieur! monsieur!...

GERMANY.

Ciel!

VALENTIN.

Ils sont unis!... Ah! si vous aviez vu quelle touchante cérémonie!

( Dermont paraît. )

RODOLPHE.

M. Dermont!

( Rodolphe court au-devant de Dermont — Valentin soutient et replace Germany dans son fauteuil. )

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, DERMONT.

RODOLPHE, bas à Dermont.

Il est trop tard, ils sont unis... Cachez la vérité.

GERMANY, tendant les bras à Dermont.

Dermont!

DERMONT, courant l'embrasser.

Ah! mon ami!

GERMANY.

Cette lettre?

DERMONT.

Je vous conjure d'oublier...

GERMANY.

Jamais! il faut qu'elle soit expliquée sur-le-champ.

DERMONT.

Eh bien! puisque vous l'exigez, sachez donc que cette nuit, dans une maison infâme, le jeu...

GERMANY.

Le jeu!... achevez.

( Bruit annonçant le retour des époux. )

RODOLPHE.

Silence!... déjà on revient du temple; épargnez l'innocente épouse et l'honneur de votre fils. Qu'un secret éternel...

GERMANY.

Non, j'éclaircirai ce mystère.

( Dermont et Rodolphe contiennent à peine Germany, qui veut se lever. — Tout le cortége arrive, accompagnant les époux. )

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, GEORGES, AMÉLIE, LOUISE, WARNER, TOUS LES PERSONNAGES DE LA ROCE.

AMÉLIE, se précipitant dans les bras de Dermont.

Ah! mon oncle! mon ami! mon père! ah! que je suis heureuse!...

(Dermont la serre dans ses bras.)

GEORGES, à part.

Que vois-je?

WARNER, de même.

C'est l'étranger!...

GEORGES, bas à Warner.

N'était-il pas cette nuit?

WARNER.

Oui... silence!

GEORGES.

Et Rodolphe?

WARNER.

Je ne l'ai point invité.

GEORGES.

Nous trahirait-on?

AMÉLIE, jetant les yeux sur Georges, Germany et Dermont.

Mais vous détournez les regards... vous ne me parlez pas? Pourquoi cette tristesse? Georges, mon oncle est devant vous.

GEORGES.

En effet, ma mémoire me rappelle les traits de monsieur. Je regrette infiniment qu'il soit arrivé trop tard pour entendre le serment que nous venons de prononcer.

GERMANY.

Peut-être en devez-vous remercier le ciel.

WARNER, à part.

Il a parlé!

GERMANY.

Retirez-vous un moment, ma fille.

AMÉLIE.

Moi?

DERMONT et RODOLPHE, à Germany.

Qu'allez-vous faire?

GERMANY.

Retirez-vous; il faut que je parle à mon fils.

AMÉLIE.

Vous... mon père!...

GEORGES.

Demeure, Amélie; je te défends de sortir. Tu n'as plus ici d'autre maître que moi. Il est inutile de s'entourer de mystères pour déchirer le voile dont on voudrait couvrir l'outrage qu'on me prépare. Je vois d'ici d'où part ce lâche coup. L'auteur... (il désigne Rodolphe.) en est devant moi. Oui, c'est vous qui me rendrez compte d'une infâme trahison.

RODOLPHE.

Moi?

AMÉLIE.

Ciel!

GERMANY.

Téméraire!...

DERMONT.

N'insultez personne ici; c'est moi seul...

GEORGES.

Vous ne l'eussiez pas osé. Vous étiez cette nuit avec moi, et vous deviez vous taire.

TOUT LE MONDE.

Cette nuit!...

VALENTIN, accourant effrayé.

Monsieur! monsieur, un magistrat vient de se présenter; il demande à vous parler sur-le-champ.

GEORGES.

Un magistrat!...

GERMANY.

Il veut me parler?

RODOLPHE.

Que signifie?

WARNER, à part.

Nous sommes perdus; il s'agit des diamants.

DERMONT.

Ciel! je prévois... (A Germany.) Sauvez l'honneur de votre maison; obtenez que tous les étrangers s'éloignent.

(Sur l'ordre indiqué par Dermont, les domestiques passent rapidement dans le jardin; et, tandis que les personnages nouveaux arrivent en scène, on voit s'éloigner toute la société.)

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LE MAGISTRAT, DEUX OFFICIERS DE JUSTICE.

LE MAGISTRAT, à M. de Germany.

Monsieur, c'est à regret que je viens troubler l'auguste cérémonie qui vous rassemble; mais mon devoir me l'exige. Faites éloigner, je vous prie, les personnes étrangères.

GERMANY.

Il n'en est plus ici, monsieur, expliquez-vous.

LE MAGISTRAT.

Il le faut. (A Georges.) N'êtes-vous pas monsieur Georges de Germany?

GERMANY.

Mon fils!

GEORGES.

Oui, monsieur.

LE MAGISTRAT.

Un vol de diamants a été commis près d'une maison que la justice observe. Les dépositions de plusieurs personnes arrêtées ont fait connaître que vous, monsieur Georges de Germany, en êtes un des habitués; et que la nuit dernière vous avez reçu, dans cette maison, d'une femme suspecte, un écrin qui ne pouvait appartenir à une personne de cette classe.

AMÉLIE, à Georges.

Vous avez..

GEORGES.

Silence?

GERMANY.

Il serait vrai!... Malheureux! te voilà donc signalé comme un joueur! Voilà mon nom flétri! Démens cette infamie, ou je te renonce à jamais.

LE MAGISTRAT.

Monsieur ne pourrait nier...

GEORGES.

Non; et pourquoi le nierais-je? ne suis-je pas enfin le maître de mes actions? m'est-il interdit d'acheter un objet qui flatte mes desirs? et si cet objet vient d'une source impure, dois-je, ou puis-je le savoir?

WARNER, bas à Georges.

Bon! tiens ferme.

GEORGES.

Que prétendez-vous enfin, monsieur?

LE MAGISTRAT.

Vous devez le prévoir: votre déposition devant la justice est indispensable, et je viens vous inviter à me suivre.

GEORGES.

Moi!

AMÉLIE.

Dieu!...

GERMANY.

Quel avilissement!... comparaître devant un tribunal, entouré d'êtres infâmes! ah! par pitié, monsieur!...

AMÉLIE, au magistrat.

Au nom du ciel! épargnez mon époux; voyez le désespoir de son père; on tremble déjà pour ses jours. Ah! je vous en supplie, ne lui donnez pas le coup de la mort.

LE MAGISTRAT.

Madame, vos prières, les larmes d'un vieillard, la sainteté du nœud que vous venez de former, tout m'invite à céder... Mais votre époux doit me remettre à l'instant... Que vois-je? Grand Dieu! Ces diamants qui vous parent...

AMÉLIE.

Ciel!...

GEORGES, voulant l'entraîner.

Amélie!...

LE MAGISTRAT.

Arrêtez, madame; ces diamants doivent être ceux qui ont été volés.

AMÉLIE.

Ah!...

(Elle arrache son collier, ses bracelets, et les jette.)

WARNER, saisissant la main de Georges.

Ne me nomme pas.

AMÉLIE, hors d'elle-même.

Les voilà! Grand Dieu! secourez-moi; sauvez-moi de l'infamie!...

DERMONT, courant à elle, et la recevant dans ses bras.

Mon enfant!

GERMANY.

Exécrable lumière!... Jour de malédiction!.. Ah! je me sens mourir!...

AMÉLIE, LOUISE et RODOLPHE.

Ah!

(Ils se précipitent autour de M. de Germany, qui s'évanouit dans leurs bras, et qui se trouve aussitôt entouré de tous ses domestiques.)

DERMONT, au magistrat.

Monsieur, vous voyez quel danger menace les jours de ce vieillard; vous n'accusez pas sans doute cet imprudent jeune homme d'un crime, d'un vol? Je vous supplie de ne pas exiger qu'il vous suive en ce moment. Je vous réponds qu'il se présentera devant la justice.

LE MAGISTRAT.

Cette assurance, donnée par un homme tel que vous, suffira, je l'espère, pour faire attendre les renseignements qu'on exige de monsieur. (Aux personnes de sa suite.) Vous pouvez vous retirer.

(Le magistrat se retire. — En même temps on emporte Germany évanoui. — Warner sort également.)

## SCÈNE XV.

DERMONT, GEORGES; puis à la fin AMÉLIE, LOUISE, GERMANY, et TOUTES LES PERSONNES DE SA MAISON.

DERMONT.

Jusqu'ici, monsieur, j'ai gardé le silence; la douleur, le respect me l'imposaient devant un père accablé sous le poids de la honte et de l'ignominie d'un fils indigne de lui.

GEORGES, avec fureur.

Monsieur!...

DERMONT.

Écoutez-moi; j'ai malheureusement le droit de vous l'ordonner. Vous ne devez jamais espérer qu'après l'horrible éclat que viennent de provoquer les vices de votre cœur et leur affreux résultat, je puisse vous laisser l'arbitre du sort de mon infortunée nièce. Non, monsieur, vous ne ferez point une victime de la fille de mon frère. C'est à moi de la protéger, de la défendre, de la sauver de l'abîme où vous l'entraîneriez; et je l'en arracherai, en faisant rompre votre mariage.

GEORGES.

Rompre mon mariage! Vous auriez déjà payé ce mot de votre vie... si cette Amélie, dont je suis maintenant l'époux et le maître, ne vous appartenait par un lien qui vous protége encore. Quoi! c'était donc pour devenir mon délateur que vous me poursuiviez? Eh! de quel droit prétendez-vous inspecter ma conduite, régler mes actions, enchaîner mes volontés? Je suis libre maintenant, je jouis de ma fortune, la loi m'en rend maître; je suis ici chez moi, et songez que j'ai le droit d'en chasser qui m'outrage.

DERMONT.

Ingrat! quand je viens d'empêcher...

GEORGES.

Quand vous avez l'audace...

DERMONT.

Je suis chez mon ami, et ma nièce n'appartiendra jamais à un joueur.

GEORGES.

C'est trop braver ma colère! sortez! sortez d'ici, ou je ne réponds plus...

AMÉLIE, accourant éperdue.

Arrêtez! arrêtez!...

DERMONT, courant à elle.

Amélie!...

AMÉLIE, à Georges.

Au nom du ciel! faites silence; calmez votre fureur; étouffez ces cris terribles. Votre père a repris ses sens; il est là, près de nous. Vous savez combien on redoutait pour lui la plus légère émotion: eh bien! c'en est fait de lui s'il entend encore votre voix. Déjà sa douleur éteint ses forces, et sa colère va lui donner la mort.

DERMONT.

Te le vois, malheureux, tu donneras la mort à ton père!

GEORGES, avec emportement.

Que cet homme sorte d'ici!...

AMÉLIE, courant à Dermont.

Mon oncle!

LOUISE, accourant.

Madame! madame! Ah! monsieur Georges! votre père expirant s'est levé; il se traine, il vient, il vous menace...

AMÉLIE, à Georges.

Ah! tombez à ses genoux.

DERMONT.

Il n'aura pas de pitié pour son père...

GEORGES, hors de lui.

Non, tant que tu provoqueras ma fureur! Laissez-moi! laissez-moi chasser cet homme...

(Attirée par les cris de Georges, une foule de personnes de la noce accourt par le jardin, tandis que M. de Germany, dans le plus grand désordre, et s'arrachant des bras de ses domestiques et de Rodolphe, sort de son appartement, et s'arrête près du seuil de la porte.)

GERMANY, à son fils.

Arrête!

GEORGES, immobile.

Ciel!...

AMÉLIE et LOUISE, aux genoux de Germany.

Grâce! grâce!...

GERMANY.

Non; la voix de Dieu se fait entendre dans les derniers accents d'un mourant. Écoute!... La destinée du joueur est écrite sur les portes de l'enfer. Fils ingrat! fils déjà parricide! tu seras époux coupable et père dénaturé; et ta vie s'éteindra dans la misère, le sang et les remords!

GEORGES.

Mon père!...

GERMANY.

Je te maudis!

(Il tombe.)

CRI GÉNÉRAL.

Ah!!!

(Amélie et Louise restent à genoux aux pieds de Germany; et tous les témoins demeurent frappés de consternation.)

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.

# TRENTE ANS,

OU

# LA VIE D'UN JOUEUR.

PREMIER ENTR'ACTE.

Quinze années se sont écoulées entre la première et la deuxième journée.

DISTRIBUTION DE LA DEUXIÈME JOURNÉE :

GEORGES DE GERMANY, quarante ans......... M. Fréd. Lemaître.
WARNER, quarante et un ans................ M. Mesnier.
DERMONT, soixante ans..................... M. Théariont.
RODOLPHE, trente-sept ans.................. M. Jemma.
VALENTIN, quarante-cinq ans................ M. Vissot.
AMÉLIE, femme de Georges, trente et un ans.... Mme Allan-Dorval.
LOUISE, cinquante ans...................... Mme Zélie Paul.
CARLES, petit jockey de Warner.............. Mlle Clara.
Personnages de la fête, Domestiques, Soldats, et autres Accessoires.

L'action a lieu en 1805, et la scène se passe à Paris chez M. Georges de Germany.

## DEUXIÈME JOURNÉE.

Le théâtre représente un cabinet faisant partie de l'appartement d'Amélie, et attenant à sa chambre à coucher. — Ce cabinet a une porte de chaque côté et une au fond.

### SCÈNE I.

AMÉLIE et LOUISE, et ensuite VALENTIN.

(Au lever du rideau, Amélie est assise devant un secrétaire; elle écrit et essuie ses yeux.—Deux bougies éteintes, et à peu près usées, indiquent qu'elle a passé la nuit.—Après un moment de silence, Louise entre.)

LOUISE.

Déjà levée !... mais non, les bougies sont usées. (Elle jette un regard dans la chambre à coucher.) Le lit n'est point dérangé, madame ne s'est pas couchée; elle a encore écrit toute la nuit... (Amélie laisse tomber sa plume, porte son mouchoir sur ses yeux.) Elle pleure; oui, toujours quand elle est seule. Ma pauvre maîtresse! depuis quinze années, voilà sa vie!... Quinze années de mariage, et pas un jour, pas un instant de bonheur!...Elle paraît bien occupée.

(Elle range dans l'appartement.)

AMÉLIE.

Oui, je dois encore tenter ce dernier effort, non pour me sauver moi-même de l'abîme : je suis la femme d'un joueur, je dois me résigner à souffrir; mais du moins pour préserver mon fils. (Reprenant la plume.) Achevons.

LOUISE.

Elle parle de son fils... Madame?

AMÉLIE.

C'est toi, Louise?

LOUISE.

Pardon ; n'avez-vous pas demandé votre fils?... Il repose encore; mais, si vous voulez l'embrasser...

AMÉLIE.

Je te remercie, ma bonne Louise. Oui, la présence de mon fils, de mon cher Albert, peut seule calmer mes chagrins; mais, dans ce moment, c'est de lui, de son avenir que je m'occupe.

LOUISE.

Et c'est pour cela que vous veillez? Vous n'êtes pas raisonnable, madame, et je dois vous gronder... j'en ai le droit, moi, votre plus ancienne amie, votre gouvernante; c'est bien assez que tout le jour vous dévoriez vos chagrins: devriez-vous encore passer les nuits à pleurer?

AMÉLIE.

C'est le seul instant où je peux librement songer à ma situation... Ma bonne Louise, ton

attachement pour moi, ta discrétion, ta prudence, méritent que je t'ouvre mon cœur. Ces lettres que tu me vois écrire pendant l'absence de mon mari, c'est à mon oncle que je les adresse.

LOUISE.

Quoi! madame, à M. Dermont, à ce parent que monsieur chassa après la mort de son père?... (Amélie, par un geste interrompt Louise.) Oui, vous avez raison; ne rappelons jamais cette affreuse époque. Combien de fois je me suis reproché de n'avoir pas osé vous confier mes soupçons!... Mais, madame, monsieur votre oncle viendra-t-il à votre secours?

AMÉLIE.

Je l'appelle, et depuis bien des années j'implore son pardon. C'est ma seule ressource pour mon fils... Tu conçois que son père l'ignore; voilà pourquoi j'écris la nuit pendant qu'il est au jeu.

LOUISE, avec indignation.

Au jeu!... toujours au jeu!... et toujours aussi avec cet indigne Warner! l'être le plus pervers, le plus perfide!... Comment, depuis quinze ans, monsieur ne voit-il pas que cet homme hypocrite le trompe, le ruine, et l'entraîne à sa perte, et porte l'audace jusqu'à oser lever les yeux sur l'épouse?... (Un mouvement d'Amélie l'arrête.) Vous êtes trop bonne et trop patiente, madame: je vous le dis tous les jours, à votre place je démasquerais ce fourbe.

AMÉLIE.

Ah! je ne l'userais jamais!... Tu connais la violence et l'emportement de Georges, je frémis à l'idée d'exciter sa jalousie; et cependant je sens que je m'expose... (On entend du bruit.) Mais écoute... est-ce lui qui rentre?... vois; s'il a perdu, reste auprès de moi.

LOUISE.

Toujours, ma chère maîtresse. (Elle va voir.) Non, ce n'est pas lui, C'est Valentin.

(Valentin est entré.)

VALENTIN.

Madame, M. Warner...

LOUISE.

Warner!

AMÉLIE.

Vous savez que je ne veux pas le recevoir en l'absence de mon mari.

VALENTIN.

Je le sais, madame; mais il est déjà venu trois fois ce matin, même avant qu'il fît jour; chaque fois il m'a paru plus inquiet, plus agité. Enfin, ne pouvant rencontrer monsieur, il faut absolument, m'a-t-il dit, qu'il vous parle à l'instant, pour prévenir un grand malheur.

AMÉLIE.

Ciel! un grand malheur!... Georges a perdu sans doute, et peut-être le désespoir... Je consens...

LOUISE.

Madame!...

AMÉLIE.

Non!... il nous trompe, il n'a pas vu mon mari, c'est un piége que ce misérable voudrait me tendre... Valentin, défendez-lui d'entrer chez moi... Attendez; avant que mon époux rentre, vous porterez vous-même cette lettre, je vais la fermer.

(Elle va au secrétaire plier et cacheter sa lettre.)

LOUISE, avec attendrissement.

Pauvre femme!

VALENTIN, bas à Louise, en lui montrant des papiers.

Je n'ai pas osé lui dire... voyez, madame Louise, encore des protêts, des jugements!... On doit saisir aujourd'hui, si monsieur...

LOUISE.

Écoutez! (On entend du bruit.) Ciel!

AMÉLIE.

Valentin, quel bruit?...

LOUISE.

C'est monsieur!

AMÉLIE.

Mon époux!... Cachons cet écrit.

(Elle met la lettre dans son sein.)

LOUISE, revenant effrayée.

Madame, monsieur a renvoyé Warner; il revient seul, mais la nuit a dû être orageuse, car il paraît dans un accès de fureur.

AMÉLIE.

Ah! je tremble. . (A Louise.) Ne laisse point approcher mon fils, qu'il ne soit pas témoin de ces horribles scènes. Va, veille sur mon Albert.

(Louise va pour sortir, mais Georges entre. — Il s'arrête au milieu de la chambre, et Valentin le suit d'un air consterné. — Amélie et Louise demeurent immobiles.)

## SCÈNE II.

LES MÊMES, GEORGES.

GEORGES.

Madame, depuis quand vous arrogez-vous le droit de fermer la porte de chez moi à mon meilleur ami, Warner?

AMÉLIE.

Je n'ai pas l'habitude de recevoir si matin.. Et dans votre absence...

GEORGES

Votre excuse est frivole. Vous détestez Warner, parcequ'il est mon ami.

AMÉLIE.

Lui, votre ami!...

GEORGES, à Valentin.

Je vous chasserai si, à l'avenir, vous lui manquez de respect.

VALENTIN.

Me chasser! monsieur, moi, l'ancien serviteur de monsieur votre père! moi qui l'ai vu mourir dans mes bras!

GEORGES, d'un ton terrible.

Tais-toi!

AMÉLIE.

Valentin!...

(Elle lui fait signe de se taire.)

GEORGES, à part.

Il me le rappelle toujours... (A Louise.) Que faites-vous là?

LOUISE, embarrassée.

Monsieur, j'offrais mes soins à madame.

GEORGES.

Ce n'est pas l'instant... Sortez tous deux.

VALENTIN, remettant des papiers à Georges.

Monsieur, on a ce matin signifié ces actes; on doit exécuter dans la journée.

GEORGES, froissant les papiers avec colère.

Je les en défie!... laissez-nous. (Valentin se retire par le fond et Louise entre dans la chambre à coucher. — Georges et Amélie restent seuls.) Le sort m'a traité cette nuit avec un acharnement sans exemple... Point de discours, je vous en prie; je ne suis point d'humeur à écouter un sermon; ma réponse serait sans réplique: il n'était pas plus difficile au hasard de m'enrichir que de me ruiner; vous-même vous avez plus d'une fois ressenti l'effet de ses faveurs; et ces restes d'opulence, dont les débris nous entourent, en sont encore des marques. Je reprendrai mon tour dans les caprices du sort... mais cette nuit, cette nuit sur-tout! il s'est joué de toutes mes combinaisons... J'avais à la vérité peu de ressources; j'ai bravé la fortune, et j'ai tout perdu... il me faut de l'argent.

AMÉLIE.

De l'argent!...

GEORGES.

Oui, aujourd'hui, ce matin, ou c'en est fait de moi.

AMÉLIE.

De vous, mon ami? vous connaissez notre situation: je vous ai donné mes diamants, je ne possède plus rien; il ne nous reste que les meubles de cet hôtel.

GEORGES.

Non, ils sont saisis.

AMÉLIE.

Grand Dieu!... Ainsi plus rien ici n'est à nous?

GEORGES.

Ici, non... Mais je vous le répète, et vous m'entendriez sans les conseils que vous a donnés votre oncle; il me faut de l'argent, ou c'en est fait de moi.

(Il s'assied d'un air sombre.)

AMÉLIE.

Vous me faites frémir, mon ami!... Ah! si le ciel daignait ouvrir vos yeux, voyez combien, jusqu'à ce jour, nous avons été malheureux; presque toujours dans la misère, même au milieu quelquefois d'un éclat bien trompeur; assaillis d'inquiétudes, de poursuites, de terreurs, souvent d'injures et d'outrages, nous avons passé quinze années sans connaître un seul jour de repos, bien moins encore de bonheur... (Georges fait un mouvement d'impatience.) Je ne vous retrace pas ce tableau, mon ami, pour vous reprocher mes larmes, mais pour vous demander un sort moins déplorable. Une partie de ma dot, séparée de votre bien, nous reste, puisqu'elle m'appartient; le revenu qu'elle produit, et qui passe inaperçu dans le désordre de notre existence, suffirait pour nous faire vivre avec aisance, dans quelque endroit éloigné, dans un état obscur, mais paisible du moins. Ah! mon ami, si tu voulais, dès aujourd'hui, nous quitterions cet hôtel; cette ville, pour toi si funeste; tes faux amis, qui te trahissent. Tu trouverais un doux repos; je consacrerais toute ma vie à rendre la tienne heureuse par mes soins, mon amour, mon travail, s'il le fallait. Notre Albert s'élèverait sous nos yeux, et tu goûterais bientôt tout le bonheur de la vie. (Elle se jette à ses genoux.) O Georges! ô mon ami! fuyons l'enfer où nous sommes; renonce à ce funeste jeu; c'est ton bonheur et ma vie que je te demande à genoux.

GEORGES, relevant Amélie, et se levant lui-même.

Vous m'avez cent fois répété ces discours. Quelques mille francs de revenu, un village pour habitation, une existence misérable: je ne la supporterais pas; c'est la richesse que j'ambitionne; ne l'ai-je pas déja possédée!... D'ailleurs il est trop tard... Amélie, tu m'offres le reste de ta dot; eh bien! c'est aussi ce que je te demande.

AMÉLIE.

Vous?...

GEORGES.

Cent mille francs, dont toi seule peux disposer. Confie-moi cette somme jusqu'à demain seulement, demain je te rendrai le double.

AMÉLIE.

Ciel! qu'osez-vous me proposer?... C'est l'unique avenir de mon fils!

GEORGES.

Demain, te dis-je...

AMÉLIE.

Vous joueriez aujourd'hui, et demain mon fils serait sans pain.

GEORGES.

Amélie, ne suis-je pas votre époux? Et si je l'ordonnais?...

AMÉLIE.

Georges, je suis sans défense, vous pouvez prendre ma vie; mais vous ne me ferez jamais déshériter mon fils.

GEORGES.

Tu préféreras donc me voir monter sur l'échafaud?

AMÉLIE.

Ciel!... que dites-vous? L'échafaud!

GEORGES.

Oui; apprends enfin, puisqu'il le faut, apprends que, poussé par le besoin, la rage et le desespoir, un jour. . un jour à jamais fatal, où le sort m'accablait, où j'étais sans ressource, j'ai fait des faux.

AMÉLIE.

Ah! ton père avait prédit dans sa malédiction que tu finirais par un crime!

GEORGES, lui saisissant le bras.

Malheureuse!...

AMÉLIE.

Grace! grace!...

(Valentin et Louise, attirés par les cris, accourent.)

VALENTIN et LOUISE.

Madame!

GEORGES.

Qui vous appelle?

VALENTIN.

Monsieur, j'ai cru entendre...

LOUISE.

Il m'a semblé que madame appelait.

GEORGES.

Non, retirez-vous.

AMÉLIE.

Laissez-nous, mes amis... vous vous êtes trompés; nous desirons être seuls.

(Valentin et Louise se retirent.)

GEORGES.

Vous connaissez maintenant toute la vérité; oui, de fausses lettres de change, portant un nom que j'ai tracé... Demain...

AMÉLIE.

Vous me glacez... Quelle est la somme?

GEORGES.

Celle à peu près que vous possédez.

AMÉLIE.

Autant!... grand Dieu!

GEORGES.

Si ce soir même, je ne retire ces effets, qu'on m'a promis de tenir en dépôt, demain à l'échéance, je suis perdu.

AMÉLIE.

Oui, perdu!

GEORGES, tirant un papier de sa poche.

J'ai préparé cet acte... c'est un pouvoir donné par vous à Warner.

AMÉLIE.

A Warner!...

GEORGES.

De retirer, en votre nom, les fonds qui vous appartiennent, des mains de votre banquier.

AMÉLIE.

O mon fils!

GEORGES.

Moi, je ne puis paraître... Amélie, vous voyez ma position désespérée; signez cet acte, ou ici même, à vos yeux, je me donne la mort.

AMÉLIE.

Arrêtez!... Ah! pouvez-vous craindre que je vous laisse conduire à l'échafaud?

GEORGES.

Tu consens?...

AMÉLIE.

Donnez... en vous évitant l'infamie, je sauve aussi mon Albert.

(Elle va au secrétaire, et signe.)

GEORGES, à part.

Elle signe!

AMÉLIE, lui rendant l'acte.

Tenez, courez; détruisez les preuves de votre crime... Georges, je ne vous demande pour récompense que de renoncer au jeu.

GEORGES.

Pour jamais, chère Amélie. (Il appelle.) Valentin! mes gens!

(Valentin et les domestiques viennent par le fond. — Louise vient aussi.)

AMÉLIE.

Que voulez-vous?...

GEORGES.

Plus d'alarmes, notre sort changera bientôt. (Aux domestiques.) Valentin, faites préparer le grand salon, qu'il soit richement décoré. J'ai du monde, ce soir; je donne une fête.

AMÉLIE.

Une fête!... au moment...

GEORGES.

Il fallait cacher ma détresse... tout le monde est invité; il y aura bal et concert; ne craignez point la dépense, dans une heure j'apporterai de l'or. Adieu, chère Amélie.

AMÉLIE.

Au nom du ciel! courez retirer les effets...

GEORGES.

Oui; j'ai le temps. (A part.) Avant, j'aurai doublé cette somme. J'ai trop perdu la nuit dernière pour n'être pas heureux ce matin. Warner m'attend, courons!... (Haut.) Au revoir, Amélie. Qu'on s'occupe de ma fête.

(Il sort; les domestiques suivent.)

## SCÈNE III.

AMÉLIE, LOUISE, puis VALENTIN, et ensuite DERMONT.

LOUISE.

Mon Dieu! ma chère maîtresse, que s'est-il donc passé? vous êtes encore tremblante, et cependant monsieur sort, la joie sur les traits.

AMÉLIE, assise.

Ah! Louise!... j'y vois à peine... je sens que mon malheur est au-dessus de mes forces. J'ai consommé le sacrifice, mon malheureux enfant vivra dans la misère...

LOUISE.

Ah! je devine...

(Valentin entre précipitamment; il tient une lettre.)

VALENTIN.

Madame, au moment où monsieur sortait, un homme dont les traits ne me sont pas in-

connus, mais que je n'ai pu me remettre, s'est approché de moi, m'a donné ce billet, et m'a prié, d'un air ému, de vous le faire tenir à l'instant.

AMÉLIE, se levant.

Un billet!... dois-je?...

LOUISE.

Que pouvez-vous craindre?

AMÉLIE.

Je ne sais quel tremblement s'empare de moi... peut-être encore un malheur... (Elle lit des yeux.) Ciel! que vois-je?... c'est mon oncle; il est ici... O mon Dieu! je te remercie; tu m'envoies donc un protecteur!

(Elle baise l'écrit: dans ce moment, Dermont paraît à la porte du fond.)

DERMONT.

Amélie!

AMÉLIE, courant à lui.

Ah! mon oncle!

(Elle se jette dans ses bras; Dermont la soutient. — Après un long embrassement, Dermont la regarde avec tristesse. — Amélie fond en larmes. — Valentin et Louise se retirent.)

## SCÈNE IV.

AMÉLIE, DERMONT, puis LOUISE.

AMÉLIE, en pleurs.

Vous ne m'avez pas encore appelée votre nièce!

DERMONT.

Ne t'ai-je point pressée sur mon cœur?

AMÉLIE.

Vous ne me répondiez-pas; j'ai cru que vous m'abandonniez.

DERMONT.

J'avais de nouveau quitté l'Europe; toutes tes lettres me sont parvenues à la fois; à l'instant même j'ai laissé mes affaires; au lieu de te répondre, je suis accouru; au lieu de t'interroger, je suis encore venu m'instruire. Je sais tout... Eh bien! Amélie, t'avais-je prédit ton sort?

AMÉLIE.

Ah! mon oncle! je suis bien malheureuse; si vous m'abandonnez, je n'ai plus qu'à mourir.

DERMONT.

T'abandonner!... jamais... Je sais déjà que Georges ne possède plus rien de l'héritage de son père.

AMÉLIE.

Rien.

DERMONT

Des dettes énormes?...

AMÉLIE.

Oui.

DERMONT.

Mais ta dot?

AMÉLIE.

Je viens d'engager le reste.

DERMONT.

Quoi! tu as oublié que tu es mère?

AMÉLIE.

Il le fallait... Ah! si vous saviez!...

DERMONT.

Oui, sa violence, sa tyrannie! il a donc parcouru toute la carrière des joueurs! fils ingrat, époux coupable, père dénaturé, il ne lui reste plus qu'à devenir criminel.

AMÉLIE.

Ah!

DERMONT.

Il l'est peut-être déjà... oui, ton effroi me le dit... sur la route du crime il n'est point de limites; le joueur perd sa fortune, et devient un fripon.

AMÉLIE.

Arrêtez!... hélas! épargnez-le: c'est le père de mon fils.

DERMONT, l'embrassant.

Généreuse victime! Mais ne songeons qu'à ton sort... Du courage, Amélie; je serai ton protecteur; mais il n'y a plus à balancer; il faut séparer ton sort de celui de Georges, il faut sur-le-champ briser des nœuds...

AMÉLIE.

N'achevez pas... Ah! mon oncle, que vous me jugez mal! abandonner mon mari! est-ce là ce que j'ai promis au pied des autels? non; je lui appartiens... S'il avait rendu mes jours fortunés, j'en bénirais le ciel; il les remplit d'amertume, je dois subir ma destinée, et suivre la sienne jusqu'au tombeau.

DERMONT.

Alors, qu'attends-tu de moi?

AMÉLIE.

Ah! mon oncle! je suis mère... comprenez-vous mes alarmes? c'est pour mon fils...

DERMONT.

Explique-toi; que desires-tu?

AMÉLIE.

Je ne possède plus rien; ma vie est vouée aux larmes, et je n'attends que la misère. quelle main daignera?...

DERMONT.

C'est assez, je te comprends. Où dois-je embrasser ton fils?

AMÉLIE.

Ah! il est ici, mais je n'osais...

DERMONT.

Se peut-il?... Qu'on me l'amène.

AMÉLIE, appelant.

Louise! Louise! (Louise paraît.) Va chercher mon fils... attends!... Qu'entends-je?

(La voix de Georges se fait entendre.)

LOUISE.

Madame, c'est la voix de monsieur; il rentre, il monte au salon.

AMÉLIE.

Ciel!

DERMONT.

Je sors à l'instant; je ne puis me trouver en présence d'un homme qui m'a chassé de ta maison... Nous nous reverrons, Amélie, tu me feras avertir chez Rodolphe d'Hérieourt.

AMÉLIE.

Rodolphe?...

DERMONT.

Oui; j'ai eonservé eet ami. Mais Georges est ici; adieu, ma nièee.

LOUISE.

Arrêtez... vous ne pourriez l'éviter; cette chambre...

AMÉLIE.

C'est la mienne.

DERMONT.

Oui, même au prix de cette humiliation, j'éviterai la présenee d'un homme dont la vue révolterait mon cœur.

LOUISE.

Le voilà.

(Dermont entre dans la chambre à coucher, et Louise dans le cabinet.—Georges, précédé de Valentin et des autres domestiques, entre d'un air rayonnant.)

## SCÈNE V.

AMÉLIE, GEORGES, VALENTIN, DOMESTIQUES.

GEORGES, donnant une bourse à Valentin.

Allez, exécutez mes ordres, je veux que mes salons soient éblouissants. N'épargnez point l'argent; vous voyez que j'en ai. (Valentin et les valets sortent.) Bonjour, chère Amélie! eh quoi! vous ne songez point à votre toilette?

AMÉLIE, d'un ton bas.

Pardonnez-moi, mon ami... Avez-vous retiré les effets?

GEORGES.

Ce soir... demain... ce n'est que dans vingt-quatre heures... Oecupons-nous maintenant de la fête; rien ne sera plus piquant; je n'aime point ces réunions bourgeoises, où l'ennui préside avee l'étiquette. Je donne un bal masqué: j'aurai des femmes eharmantes; tout l'Opéra déguisé.

AMÉLIE.

Parlez plus bas.

GEORGES.

Je veux que ma soirée étonne tout Paris. On vous apportera tout-à-l'heure des bijoux, des parures... Warner a ehoisi tout eela. Je prétends que vous éclipsiez toutes les femmes de mon cercle.

AMÉLIE.

Oui... n'élevez point la voix.

GEORGES.

Pourquoi? on fera de la musique; Warner m'a fait songer qu'il vous fallait una harpe.

AMÉLIE.

Encore Warner! Monsieur, je ne saurais...

GEORGES.

Madame, vous saurez faire ce que je desire.

AMÉLIE.

Oui; ne vous emportez pas.

GEORGES.

Mais pourquoi done cette erainte? pourquoi vos regards toujours tournés vers cette chambre?

AMÉLIE.

Non, je vous assure...

GEORGES.

Vous vous troublez.. Amélie, quelqu'un serait-il là?

AMÉLIE.

Louise et mon fils.

GEORGES.

Pourquoi pâlissez-vous?... Non... vous me cachez un secret... Eneore!... Il faut...

AMÉLIE, le retenant.

Mon ami...

GEORGES, déja furieux.

Vous tremblez... Amélie, si jamais un soupçon pénétrait dans mon ame, vous n'oseriez prévoir où ma fureur...

AMÉLIE.

O Ciel!

GEORGES.

Je vais...

(Il veut se précipiter dans la chambre, Dermont paraît.)

## SCÈNE VI.

AMÉLIE, GEORGES, DERMONT.

DERMONT, à Georges.

Demeurez!

GEORGES.

Que vois-je?...

DERMONT.

N'outragez pas la vertu même.

GEORGES, regardant Amélie.

Dermont!...

AMÉLIE.

Au nom de ce que j'ai fait pour vous, ne l'offensez pas davantage.

GEORGES, à Dermont.

Quel motif vous amène ehez moi? Que prétendez-vous ici?

DERMONT.

J'ai prétendu revoir la fille de mon frère. J'ai prétendu juger par mes yeux du sort que je lui avais prédit. Je ne me suis pas trompé, et vous avez tenu vos promesses. Quant à vous, monsieur, j'espérais ne jamais enfreindre le serment que j'avais fait de ne plus vous revoir. Votre injuste soupçon, près d'éclater en violence, a dû me le faire oublier; je n'ai rien de plus à vous due.

(Il remonte le théâtre pour sortir, Georges descend la scène.)

AMÉLIE, à voix basse, et du geste, à son mari.

Vous ne le retenez pas?

GEORGES, durement.

Non.

DERMONT, s'arrêtant au fond, et recevant Amélie dans ses bras.

Douce et noble victime, prenez garde de succomber sous le poids de votre chaîne. Souvenez-vous du moins que vous avez un père, et qu'il veille sur vous. Adieu, ma fille.

(Dermont s'éloigne et sort. — Amélie fond en larmes. — Georges vient à elle avec un geste de colère.)

## SCÈNE VII.

AMÉLIE, GEORGES.

GEORGES.

C'en est trop! J'ai supporté l'outrage, mais vous savez à quel prix; madame, je vous défends de le revoir jamais.

AMÉLIE.

Lui?... Ah! votre ingratitude révoltera mon cœur... Je vous ai tout sacrifié; il ne me reste qu'un seul ami sur la terre; votre fils déshérité n'a qu'un seul protecteur au monde, et vous nous l'arracherez!

GEORGES.

Oui; je le hais, parce qu'il me méprise, et que vous apprenez de lui à me haïr.

AMÉLIE, avec douceur.

De lui!... ô mon ami! jamais vous ne connaîtrez mon cœur.

GEORGES.

Silence!... on vient; cachez vos pleurs.

(Amélie essuie ses yeux; Valentin entre, suivi de plusieurs demoiselles portant des cartons. Un bijoutier apporte un écrin, et deux porteurs une harpe dans son étui. Warner entre d'un air gai.)

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, WARNER, VALENTIN, LOUISE, LES COMMISSIONNAIRES, DEMOISELLES, etc.

VALENTIN.

Madame, on apporte pour vous, et par ordre de monsieur, des parures et une harpe.

GEORGES.

Fort bien; mais j'attendais Warner.

VALENTIN.

Le voici.

WARNER.

Bonjour, mon cher ami... Madame, daignez permettre que mon respect... (Il fait un mouvement pour baiser la main d'Amélie; elle se retire. — (A part.) On a pleuré, tant mieux!... (A Georges.) Mon ami, tu vois que j'ai rempli, avec le zèle de l'amitié, tes desirs et ta volonté. Entrez tout cela chez madame... portez la harpe au salon, et l'étui dans cette chambre.

(Il montre la chambre à coucher. — On exécute ce qu'il ordonne.)

GEORGES.

Amélie, je compte sur votre complaisance pour faire les honneurs et l'ornement de la fête.

AMÉLIE.

Oui, monsieur; je vais essuyer mes pleurs, et sourire à vos amis.

(Georges donne la main à Amélie, et la conduit dans son cabinet de toilette. — Louise emmène avec elle, en suivant sa maîtresse, les marchandes de modes; elle emporte aussi les bijoux. — Pendant ce temps, Valentin congédie le bijoutier et les porteurs de harpe.)

WARNER.

Bien! tout s'exécute... Mon projet réussit, et le piège est bien tendu... Mon jockey est adroit, intelligent; il sera cette nuit à son poste... Orgueilleuse Amélie, il faudra bien que tu cèdes... Demain, tu seras à moi. Maintenant, éloignons Georges.

(Tout le monde est sorti; Georges revient vivement.)

## SCÈNE IX.

GEORGES, WARNER.

GEORGES.

Eh bien! mon cher Warner, tantôt, quand je t'ai laissé, as-tu suivi ma chance, et profité de ma veine?

WARNER.

J'ai joué quelques billets, mais le sort a changé tout-à-coup. J'ai perdu dix mille francs.

GEORGES.

C'est une bagatelle, j'en avais gagné trente. Cependant je comptais sur le gain que je présumais que tu allais faire, pour solder une partie de ces fatales traites, qu'il ne faut pas attendre que l'on présente demain.

WARNER, d'un air faux.

Ne dois-tu pas les rembourser avec l'argent de ta femme?

GEORGES.

Sans doute, et j'ai toujours la somme, à quelques mille francs près, que cette fête me coûte. Mais, si je me dessaisis, il ne nous restera rien : tandis que ces fonds, dans nos mains, en peu d'heures peuvent être doublés.

WARNER.

Sans doute; un compte aussi sur toi. Ce soir, à minuit, tous nos joueurs se rassemblent. Le prince russe y sera avec la dame d'Irlande; le combat sera vif : te sachant bien en fonds, j'ai donné ta parole.

GEORGES.

Tu as bien fait... cependant, ma fête...

WARNER.

Ta femme y présidera.

GEORGES

Oui, cela suffit, nous irons.. Abandonner cet or avant que la fortune l'ait multiplié! Non! quand je devrais encore être

la roue! Nous partagerons cette somme; nous en prendrons chacun la moitié; et tous deux, attentifs, impassibles, persévérants, nous nous suivrons du regard...

WARNER.

Non; je ne serai pas avec toi; mais je te seconderai dans un autre combat. L'ambassadeur persan donna à jouer cette nuit; mes amis sont prévenus; je dois conduire les parties.

GEORGES.

Bien! je connais ton adresse. Prends la moitié des fonds.

WARNER, à part.

Je le tiens!

GEORGES, lui remettant les billets.

Quarante et quelques mille francs : je garde une somme égale. Demain, avant six heures, nous nous réunirons.

WARNER, à part.

J'aurai la nuit à moi!

GEORGES.

Et avec notre gain, nous courrons avant l'heure fatale chez le dépositaire des funestes effets; nous retirerons les traites qu'il a promis de ne point négocier, et nous anéantirons les faux.

WARNER.

Silence!

GEORGES.

On vient.

(Valentin entre.)

## SCÈNE X.

GEORGES, WARNER, VALENTIN, LOUISE; et ensuite les marchandes, sortant du cabinet, et le jockey, se glissant dans la chambre.

VALENTIN.

Monsieur, le monde arrive pour la fête.

LOUISE.

Madame attend vos ordres.

GEORGES.

Fort bien! je vais lui donner la main.

WARNER, bas à Georges.

Songe qu'on t'attend à minuit.

GEORGES.

Je n'y manquerai pas.

WARNER.

A demain.

GEORGES.

Oui, à demain.

(Georges entre chez sa femme. — Pendant ce temps, les marchandes de modes sortent, et le petit jockey entre furtivement sans que Valentin l'aperçoive. — Warner, demeuré seul en scène, fait un signe au jockey, qui se jette adroitement dans la chambre à coucher.)

WARNER, demeuré seul.

Allons! tout va bien. Quant à Georges, il arrivera trop tard; les faux sont au parquet du procureur du roi; heureusement je suis nanti, et cette nuit...

VALENTIN, revenant le chercher.

Monsieur...

WARNER.

Paraissons à la fête.

## SCÈNE XI.

(Le théâtre change.)

PANTOMIME ET BAL.

(Le théâtre représente une riche galerie. — Au moment du changement, on voit déjà tout le fond du théâtre rempli de monde, et sur-tout de femmes parées. — On se place par groupes, et le bal commence. — A la fin du bal, le jour baissant, on voit Georges et Warner se chercher se parler, se dire quelques mots à part, puis sortir. — Amélie inquiète, les observe. — Dans ce moment, des domestiques s'avancent, portant des flambeaux. — Tous les messieurs donnent la main aux dames. — Un cavalier prend celle d'Amélie, et toute la société se rend au salon de musique.)

(Le théâtre change.)

(Le théâtre représente la chambre à coucher d'Amélie; elle est de forme pentagonale. — Au fond, est un lit richement drapé. — De chaque côté, une fenêtre. — Plus près des spectateurs, et de chaque côté, aussi une porte de cabinet. — On voit, vers la gauche, l'étui de harpe. — La chambre est meublée d'une toilette et de quelques fauteuils. — On remarque une petite sonnette sur la toilette.)

## SCÈNE XII.

CARLES, ensuite LOUISE et DERMONT.

(Il fait nuit. — On entend la fin d'un concerto de harpes et autres instruments, exécuté dans ce salon voisin. — Pendant cette harmonie, l'étui de harpe s'ouvre tout doucement, le petit jockey Carles en sort, regarde dans la chambre et écoute. — La musique cesse. — En même temps, Louise ouvre avec précaution la porte du cabinet; aussitôt Carles, qui est aux aguets, court se renfermer dans l'étui. Louise, qui est entrée avec un bougeoir, allume deux flambeaux qui se trouvent sur la toilette.)

LOUISE.

Que peut-il être arrivé?... A minuit, la visite de M. Dermont!... Je ne sais pas si je fais bien, mais je ne peux l'introduire secrètement qu'ici... les salons sont pleins de monde. Valentin doit l'amener par l'escalier dérobé... Écoutons... (On frappe deux petits coups.) Le voilà.

(Elle ouvre avec précaution. — Valentin introduit M. Dermont, et se retire aussitôt.)

DERMONT.

Madame, faites dire à M. Georges de Germany qu'il faut que je lui parle à l'instant.

LOUISE.

A M. Georges!... quoi! c'est à monsieur que vous voulez parler?

DERMONT.

Oui.

LOUISE.

C'est impossible.

DERMONT.

Comment?

LOUISE.

Hélas! vous ignorez que toutes les nuits il quitte la maison? et, comme à l'ordinaire, il est allé jouer.

DERMONT.

Jouer! le malheureux!... Mais ce bal?...

LOUISE.

Madame en fait les honneurs, en s'efforçant de cacher ses larmes.

DERMONT.

Dans quel moment!... En ce cas, madame, courez appeler ma nièce.

LOUISE.

Madame! vous m'effrayez, monsieur, qu'y a-t-il donc?

DERMONT.

Le temps presse. Allez, allez promptement.

LOUISE.

J'y vais.

(Elle sort.)

DERMONT.

Il est impossible de lui cacher le coup affreux qui va l'accabler... Pauvre Amélie!... et le misérable se livre encore à la rage du jeu, pendant qu'on lui prépare des fers, et peut-être l'échafaud!

(Louise amène Amélie et se retire.)

## SCÈNE XIII.

AMÉLIE, DERMONT, LOUISE; puis, après, RODOLPHE.

(Carles est dans l'étui.)

AMÉLIE.

Ciel! mon oncle!... vous, dans ce moment! Quel motif vous amène au milieu de la nuit? quel malheur venez-vous m'apprendre?

DERMONT.

Un malheur... oui, un malheur irréparable. Du courage, mon Amélie; on ne peut te cacher ton sort. Georges est perdu, s'il ne fuit... il a commis des faux!...

AMÉLIE.

Ah! je m'attendais à ce coup terrible. Tout est donc découvert?

DERMONT.

Tu savais...

AMÉLIE.

D'aujourd'hui seulement.

DERMONT.

Et d'aujourd'hui seulement, son crime est connu. Un misérable usurier, entre les mains duquel ton coupable époux avait remis des valeurs supposées, s'est présenté chez le banquier, dont le nom figure sur ces fausses lettres de change; le banquier voit la fraude, arrête les effets, appelle la justice; et bientôt il résulte des aveux de l'usurier que ces faux criminels sont de la main de M. Georges de Germany.

AMÉLIE.

Ah! mon oncle! secourez-le.

DERMONT.

Oui, pour toi, pour ton fils... mais il faudrait à l'instant le trouver, l'avertir...

AMÉLIE.

Hélas! je ne sais... Ah! malheureuse!

LOUISE, accourant.

Madame, un étranger qui dit avoir quelque chose d'important à vous apprendre, demande à vous parler sur-le-champ; il se réclame de M. Dermont.

DERMONT, à sa nièce.

Ne vous alarmez pas, c'est mon ami, c'est Rodolphe d'Hérieourt... (Louise sort.) C'est moi qui l'ai prié de venir m'annoncer ce qu'il pourrait m'apprendre. Rodolphe te servira avec autant de zèle que moi-même.

LOUISE, l'amenant.

Le voici.

RODOLPHE, à Amélie.

Daignez me pardonner...

DERMONT.

Ma nièce connaît déjà le motif qui vous guide; parlez, que savez-vous?

RODOLPHE, à Amélie.

Il ne reste à monsieur votre époux que cet instant pour échapper aux mains de la justice. L'ordre est donné de s'emparer de sa personne; déjà la prison s'ouvre, demain votre époux sera dans les fers.

AMÉLIE.

Ah! je succombe à l'effroi, à l'horreur que j'éprouve.

RODOLPHE.

Madame...

AMÉLIE.

Au nom de Dieu! que faut-il faire?

DERMONT.

Il faut te réfugier dans mes bras. Déjà ton Albert est devenu ton fils; prends aussi pour toi-même un parti que ta sûreté commande; mets un terme à tes souffrances, abandonne...

AMÉLIE.

Jamais!...

DERMONT ET RODOLPHE.

Silence!...

(Louise accourant.)

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LOUISE, et puis VALENTIN.

LOUISE, effrayée.

Madame! madame!... Ah! mon Dieu! qu'ai-je entendu?... Tout est en rumeur dans le salon, on dit... on dit que monsieur doit être arrêté cette nuit!

AMÉLIE.

Cette nuit!

DERMONT.

Tout est connu.

LOUISE.

Écoutez...

AMÉLIE.

Quel tumulte!...

RODOLPHE.

Il faut fermer votre maison.

DERMONT.

Oui, mais tu ne peux plus paraître; c'est moi qui vais congédier ces dangereux amis.

VALENTIN, qui vient d'entrer.

Arrêtez, monsieur, c'est inutile; l'affreuse nouvelle a suffi, ils ont tous fui de l'hôtel.

DERMONT.

Tant mieux! c'est un scandale de moins. Courez éteindre; fermez les portes; que tout rentre dans le silence. (Valentin sort. — A Rodolphe.) Nous, cher et digne ami, allons tout préparer pour la fuite de Georges. Toi, ma nièce, dans ce moment d'effroi, tu ne peux rien par toi-même : enferme-toi dans cet appartement. Si Georges reparaît, qu'il accoure à l'instant chez Rodolphe. Si nous parvenons à mettre sa personne en sûreté, nous tenterons de racheter l'honneur.

AMÉLIE.

Ah! sauvez mon époux!...

DERMONT.

Si je le puis... si la Providence n'a pas marqué l'heure de sa punition...

(Il tend la main à Rodolphe, et ils sortent ensemble par l'escalier dérobé.)

## SCÈNE XV.

AMÉLIE, LOUISE; CARLES, dans l'étui.

AMÉLIE, avec désespoir.

Le voilà donc venu l'affreux moment du réveil! Ruiné, déshonoré, près de perdre sa liberté!... et, tandis que je l'attends ici dans les angoisses de la terreur, il est encore au milieu des complices et des auteurs de son crime!... O mon Dieu! quand verrai-je la fin de mes tourments?

LOUISE.

Tout est rentré dans le silence; mais quel avenir nous attend? (Venant vers Amélie.) Ah! ma chère maîtresse, quelque nouveau malheur qui puisse vous menacer, promettez à votre Louise qu'elle ne vous quittera jamais.

AMÉLIE.

Ah! c'est moi qui t'en conjure! qu'il me reste du moins une amie... Mais, Louise, où est mon fils?

LOUISE.

Il repose chez moi, madame.

AMÉLIE.

Je voudrais l'embrasser... mais non, ne trouble pas son sommeil. Pauvre enfant!... (Elle va s'asseoir, se trouve devant sa toilette, remarque sa parure, et recule comme effrayée.) Ah! cette parure, et la misère!... (A Louise.) C'est un habit de deuil que j'aurais dû porter depuis mon mariage. Viens, Louise, viens; que personne ne me voie dans cet état qui me condamnerait maintenant au mépris; viens!...

(Louise prend une lumière, et elle suit Amélie dans le cabinet.)

## SCÈNE XVI.

CARLES, ensuite WARNER.

(Dès qu'Amélie et Louise sont sorties, l'étui de harpe s'ouvre doucement, et Carles en sort avec précaution; il écoute d'abord attentivement, se rassure, et va regarder à la porte du cabinet; puis, devenant plus hardi, il ouvre doucement la fenêtre et agite en l'air un mouchoir blanc. — Aussitôt qu'on est censé avoir répondu à son signal, il retourne à l'étui, en tire une échelle de soie, la jette par la fenêtre, et en attache le bout à la croisée.—Warner entre par ce moyen, tenant une épée à la main.— Dès qu'il est entré, Carles lui montre du geste le cabinet où Amélie se déshabille; puis, courant à la toilette, il saisit la sonnette et en arrache le battant; enfin, se servant à son tour de l'échelle, il sort par la fenêtre. — Warner jette l'échelle en dehors et reste seul dans la chambre.)

WARNER.

J'ai réussi! elle est à moi. Georges ne rentrera point, je l'ai trop bien engagé. Allons, courage, Warner! voilà ton coup de maître. Tu as de l'or; tu peux fuir, enlever Amélie... Oui, cette nuit verra ton triomphe. Tout-à-l'heure elle sera seule... attendons... Femme ingrate, tu n'auras pas en vain défié mon amour... La voici! laissons sortir Louise... Il semble que tout conspire pour assurer ma victoire.

(Il entre dans l'étui, et s'y cache.)

## SCÈNE XVII.

AMÉLIE, LOUISE; WARNER, dans l'étui.

(Amélie est en blanc, la tête nue.)

AMÉLIE.

Maintenant, ma chère Louise, tu peux te retirer.

LOUISE.

Vous laisser seule!... Permettez-moi de passer la nuit auprès de vous.

AMÉLIE.

Non, ma bonne Louise, ce serait abuser de ton zèle; qui peut prévoir les tourments qui nous attendent demain? Va, ménage tes forces; prends un peu de repos, je l'exige. Assure-toi seulement si tout est bien fermé, prends sur toi la clef de l'escalier dérobé. Si mon oncle ou M. Rodolphe revenaient dans la nuit, tu les amènerais par là. Si mon époux rentre, j'ouvrirai de ce côté.

(Elle indique l'autre porte.)

LOUISE.

Fort bien, madame, je ferai ce que vous de

sirez. Mais ne croyez pas que je puisse reposer quand un grand péril vous menace; j'attendrai comme vous, et je veillerai auprès de votre fils.

AMÉLIE.

Oh! oui, je te recommande mon Albert.

(Amélie s'assied. — Louise va prendre la clef de la porte de l'escalier dérobé, et s'assure que tout est bien fermé; elle revient ensuite auprès d'Amélie.)

LOUISE.

Vous le voulez?... Adieu, ma chère maîtresse.

(Elle sort.)

## SCÈNE XVIII.

### AMÉLIE, WARNER.

(Aussitôt qu'Amélie est demeurée seule, Warner ouvre l'étui, et en sort avec précaution; il se glisse le long du mur; pose sur un meuble son épée, et s'avance doucement vers la porte du cabinet.)

AMÉLIE, assise et se croyant seule.

Je n'ose envisager toute l'étendue de mon malheur; la misère, l'avilissement! et, pour comble de douleur, il faudra fuir, me séparer de mon Albert!

(Ici, Warner ôte la clef de la porte du cabinet; cela produit un léger bruit qui fait tressaillir Amélie.)

AMÉLIE, effrayée.

Ciel!... est-ce vous, Louise? (Warner se retire un peu en arrière.) On ne me répond pas. (Elle se lève.) Il y a quelqu'un ici... Qui donc?...

WARNER.

C'est moi.

AMÉLIE.

Ah!...

WARNER.

Silence!... point de cris, point d'alarmes; Amélie, daignez m'entendre.

AMÉLIE.

Vous ici!... laissez-moi!... je vais appeler.

(Elle court prendre la sonnette, et voit qu'elle est cassée.)

Ah! je ne puis...

WARNER.

Non; vous voyez que j'ai tout prévu.

(Il lui montre la clef.

AMÉLIE.

Malheureuse!... je suis perdue!

WARNER.

Non, je viens vous sauver: malgré votre rigueur, mon amour...

AMÉLIE.

Quelle horreur! la nuit! seule!... ah! je vois toute la profondeur du piége où vous voulez m'entraîner. Mais toute ma maison connaît la haine que vous m'inspirez; jamais on ne me soupçonnera du crime d'être votre complice; non, je n'ai rien à redouter en appelant à mon secours, et l'on vous chassera comme le plus lâche des hommes et le plus vil scélérat!... Sortez, sortez donc à l'instant ouvertement, sans vous cacher, sans mystère. C'est ainsi qu'une femme qui se respecte doit imposer silence au soupçon et à la calomnie... Sortez!

WARNER.

Y songez-vous, madame? Moi sortir, après tout ce que j'ai tenté pour vous voir sans témoins! moi, renoncer au bonheur de vous forcer à m'entendre!

AMÉLIE.

Ciel!... vous oseriez!...

WARNER.

Je ne crains personne en ce moment; votre époux ne rentrera pas; vos gens sont éloignés; les miens veillent sous cette fenêtre, et si quelque audacieux... Regardez, j'ai des armes.

AMÉLIE.

Ah! je frémis!...

WARNER.

Calmez-vous, ne tremblez point... Un amant doit-il donc inspirer tant d'effroi? Oui, cruelle Amélie, je vous aime avec transport; et, malgré vos dédains, je veux vous arracher au plus affreux malheur. Ne cherchez point à retenir le bandeau sur vos yeux. Georges est ruiné, perdu, déshonoré; vous le savez; demain la misère, l'infamie... plus d'asile que le fond d'un cachot. Voilà, dans quelques heures, votre sort avec Georges. Brisez donc cette chaîne de fer; acceptez un protecteur; et, plus riche avec moi que vous ne le fûtes jamais, vous retrouverez les plaisirs, l'opulence, le bonheur, et je vous rends au monde, où doivent régner vos charmes.

AMÉLIE.

Misérable!... je ne sais comment j'ai pu vous entendre sans mourir de honte et d'indignation... Non, une ame telle que la vôtre ne peut appartenir à la nature humaine! C'est vous, vous seul qui êtes la cause et l'auteur de tous les torts de mon époux, et des désastres qui nous accablent; c'est vous qui avez empoisonné son cœur des détestables vices qui dégradent le vôtre; c'est vous qui l'avez entraîné au déshonneur, à sa ruine, à sa perte; et vous voulez couronner vos crimes en m'arrachant l'honneur!... Non, je vous démasquerai devant mon époux lui-même.

WARNER.

Vous l'oseriez?... Ainsi vous rejetez toujours mes vœux! Eh bien! tant de haine doit enfin associer la vengeance à l'amour. Je ne crains plus votre époux, et vous serez à moi, je l'ai juré.

AMÉLIE.

Ah! c'est la mort que vous m'offrez.

WARNER.

Amélie!...

AMÉLIE, apercevant l'épée sur le meuble.

Ciel!... je suis sauvée! (Elle saisit l'arme.) La mort plutôt que l'infâmie!...

WARNER.

Imprudente!... arrête!...

(Il lui arrache l'épée, et la jette à terre.)

AMÉLIE.

Je meurs!...

(Elle tombe évanouie; ses cheveux se sont détachés, et flottent autour d'elle.)

WARNER, la soutenant.

Ah!

(Dans cet instant on frappe à la porte du cabinet.)

## SCÈNE XIX.

Les Mêmes, GEORGES.

GEORGES, en dehors.

Ouvrez, ouvrez, Amélie!

WARNER.

Malédiction!... c'est Georges.

AMÉLIE, revenant à elle.

Ah! mon époux!

GEORGES, avec force.

Ouvrez, ouvrez, vous dis-je, Amélie!...

AMÉLIE, à Warner.

Fuyez, fuyez!

WARNER.

Je ne le puis... mais là... silence! (Il court éteindre les lumières.) Songez que vous êtes déshonorée, si vous me trahissez!

(Il se jette dans l'étui de harpe.)

GEORGES.

Je vous ordonne d'ouvrir, ou je brise la porte.

(Il l'ébranle.)

AMÉLIE.

Ah! c'est ma mort!...

(Elle va pour ouvrir, mais elle chancelle, et tombe sans connaissance près de la toilette. — Georges, enfonçant la porte, entre, et se débarrasse de son manteau.)

GEORGES.

Personne!... l'obscurité, le silence!... Il m'a semblé pourtant entendre des voix; mon imagination m'a trompé... Amélie repose sans doute. On ignore donc encore ma perte, ma ruine, le danger qui m'environne?... C'en était fait, sans le hasard qui m'a fait découvrir... et Warner m'abandonne dans cet horrible moment! et par un sort fatal, de nouveau j'ai perdu!... exécrable destin! Allons, il faut fuir à l'instant! fuir... seul?... non, Amélie doit me suivre; quelle serait ma consolation?... Ah! je sens qu'elle m'est toujours chère; je suis certain qu'elle m'aime; elle me suivra par-tout... Il faut l'arracher au sommeil. (Il va vers le lit, et rencontre sous ses pieds l'épée de Warner.) Quel objet!... (Il se baisse et ramasse l'épée.) Une épée! juste ciel!.. d'où vient ce fer, il ne m'appartient pas... quelqu'un est donc entré chez moi?.. Oui, je me souviens... Cette porte était fermée en dedans; j'ai entendu des voix, on s'est tu quand j'ai frappé... Ah! révélation de l'enfer! je suis trahi, trahi par elle! à l'instant où le destin m'accable!... Malheur, malheur aux traîtres! dans la fureur qui m'anime, je me vengerai dans leur sang! Amélie! Amélie!... (Il ouvre les rideaux, parcourt la chambre, et arrive au fauteuil près duquel elle est évanouie.) La voilà!... glacée! mourante!... (Il la saisit par le bras, et la relève.) Amélie!

AMÉLIE revenant à elle-même.

Ah! mon époux!... grace! grace!...

(Elle tombe à genoux.)

GEORGES.

Grace, dis-tu! ce mot te condamne, tu es coupable!

AMÉLIE.

Non, non... mais je tremble... fuyez! (Voyant Georges regarder autour de lui.) Ne cherchez pas; il n'est plus ici.

GEORGES.

Il n'est plus ici... misérable! vois ce fer sur ta tête, et réponds à ton juge... Quel est ton indigne amant?

AMÉLIE.

Je n'ai point d'amant.

GEORGES.

L'infâme qui était ici?

AMÉLIE.

Je n'ose; vous verseriez son sang!

GEORGES.

Oui, je le verserai!... il t'appartenait bien de vanter tes vertus, de condamner mes torts, mes égarements; toi, perfide, épouse adultère! qui profites de ma perte pour consommer la plus lâche des trahisons! oui, ton infâme complice périra sous tes yeux. Où se dérobe-t-il?

AMÉLIE.

Je ne sais... j'ai voulu mourir, je n'ai plus rien vu.

GEORGES.

Il est ici; il n'en sortira pas vivant! Où te dérobes-tu?...

(Il parcourt la chambre, et va ébranler la porte de l'escalier dérobé.)

AMÉLIE, s'attachant à lui.

Mon ami! mon ami!...

GEORGES, voulant ouvrir la porte de l'escalier dérobé.

Cette clef?...

AMÉLIE.

Je ne l'ai pas... Fuyez!

GEORGES, la repoussant avec fureur.

Fuis toi-même, si tu veux conserver ta vie.

(Il enfonce la porte et disparaît.)

## SCÈNE XX.

AMÉLIE, LOUISE, WARNER, RODOLPHE; puis GEORGES, revenant du cabinet; ensuite DERMONT, VALENTIN, TOUS LES DOMESTIQUES, SOLDATS.

AMÉLIE.

Mon Dieu! mon Dieu! empêchez un forfait!...

(Louise paraît avec Rodolphe; elle tient une lumière. — Demi-jour.)

LOUISE.

Madame, M. Rodolphe accourt; il faut qu'il vous parle.

AMÉLIE, courant à lui.

Ah! c'est le ciel qui m'envoie ce secours!

RODOLPHE.

Madame, je viens chercher votre époux; on l'a vu rentrer chez lui, les soldats entourent la maison; il faut qu'il parte...

(Pendant qu'ils parlent, Werner sort furtivement de l'étui de harpe; il passe sans bruit derrière Rodolphe, et suit les pas de Georges.)

AMÉLIE, à Rodolphe.

Ah! monsieur! ne me quittez pas; sauvez-moi, sauvez-moi! Une épouvantable erreur égare mon époux; le sang va couler ici...

RODOLPHE.

Grand Dieu!... quoi!

WARNER, amenant Georges, qui tient des pistolets, et lui montrant Rodolphe.)

Voilà le séducteur d'Amélie

AMÉLIE.

Ah!

GEORGES.

Misérable! tu vas mourir!

AMÉLIE et LOUISE.

Arrêtez! arrêtez!

(Amélie se jette au-devant de son mari: Louise entraîne Rodolphe vers le cabinet.)

GEORGES.

Éloignez-vous, malheureuse! il faut que ma rage s'assouvisse!

(Il repousse Amélie, suit Rodolphe dans le cabinet, et tire deux coups de pistolet; Louise jette un cri perçant, en se retenant sur le mur, et Amélie tombe évanouie.— Au même instant, des cris retentissent de tous côtés, et Dermont se précipite dans la chambre par la porte de l'escalier dérobé; Valentin en sort.)

DERMONT, à Georges.

Malheureux! fuyez! point de résistance; une voiture, des chevaux, tout est prêt...

TOUS, excepté Amélie.

Fuyez!...

(On entend un grand bruit de pas, d'armes et de cris.)

GEORGES.

Oui, je pars... (Il saisit la main de Dermont, et lui montre le cabinet.) Mais je suis vengé! (Revenant vers Amélie.) Toi, perfide, tu dois partager mon sort!

(Il saisit Amélie, l'enlève et fuit avec elle par l'escalier dérobé. Dermont sort du cabinet, avec des gestes qui expriment l'horreur.—Valentin s'est élancé vers la porte, à la suite de Georges et d'Amélie; Louise a voulu aussi se précipiter sur leurs pas, mais Valentin a fermé brusquement la porte, et Louise est restée à genoux sur le seuil.—Dans le même instant, la force armée qui s'est emparée de la maison, attirée par l'explosion des armes à feu, se précipite également dans le chambre par la porte du cabinet, suivie de tous les domestiques. — Une partie des soldats garde toutes les issues; l'autre partie, repoussant Louise et Valentin, brise la porte de l'escalier dérobé et poursuit les fugitifs; mais Louise qui s'est élancée vers une fenêtre, indique à Valentin par un geste que ses maîtres sont sauvés.)

FIN DE LA DEUXIEMF ...ÉE.

# TRENTE ANS,

OU

# LA VIE D'UN JOUEUR.

DEUXIÈME ENTR'ACTE.

Quinze années se sont écoulées entre cette journée et la précédente.

## DISTRIBUTION DE LA TROISIÈME JOURNÉE:

| | |
|---|---|
| GEORGES DE GERMANY, âgé de cinquante-cinq ans; malheureux, vêtu pauvrement, vieilli par le malheur plus que par l'âge, et portant dans ses traits l'expression du désespoir joint à la tentation du crime...... | M. FRÉD. LEMAÎTRE. |
| WARNER, cinquante-six ans, misérable et mendiant, couvert de haillons, portant la besace; il peint toute la dégradation du crime........................ | M. MESNIER. |
| ALBERT, fils de Georges et d'Amélie, vingt et un à vingt-deux ans, jeune militaire................. | M. HYPPOLITE. |
| BIRMANN, aubergiste.......................... | M. PIERSON *. |
| UN VOYAGEUR, trente à quarante ans.............. | M. GRANGER. |
| AMÉLIE, quarante-six ans, vêtue pauvrement, mais avec décence; les traits altérés, mais toujours l'expression douce et résignée..................... | Mme ALLAN-DORVAL. |
| Mme BIRMANN................................ | Mme SAINT-AMAND *. |
| GEORGETTE, fille de Georges et d'Amélie, huit à dix ans.................................... | Mlle ÉLISA JACOB. |
| VALETS, FILLES, GARÇONS, SERVITEURS de l'auberge, PAYSANS, VILLAGEOIS et SOLDATS. | |

L'action a lieu en Bavière, sur la route de Munich, et la scène se passe d'abord dans une auberge, et ensuite dans la cabane de Georges.

## TROISIÈME JOURNÉE.

Le théâtre représente une cour d'auberge donnant sur la grande route. — A la gauche de l'acteur, la maison décorée de l'enseigne du *Lion-d'Or*. — De l'autre côté, l'entrée d'un cellier. — Devant la maison, le cellier; et dans d'autres endroits de la cour, des tables rustiques, entourées de bancs, de tabourets, et plusieurs espèces de jeux usités dans les cabarets de village.

### SCÈNE I.

Mme BIRMANN, FILLES et VALETS D'AUBERGE, GARÇONS BRASSEURS.

MADAME BIRMANN, sortant de la maison.

Babet! allons, vite! alerte! qu'on se dépêche! dressez la grande table dans le salon de cent couverts. Guerll!... allons donc, Guerll!... (Guerll paraît, tenant des pots de grès ou d'étain.) Allez au cellier mettre de la nouvelle bière en pots. (Pendant que Guerll va dans le cellier, on voit entrer, d'un côté, quatre brasseurs, portant deux à deux des tonnes de bière sur leurs épaules, à la manière des Flamands: et de l'autre côté, une servante portant, à ses deux bras, et à ses deux mains, des paniers à poisson. — Aux garçons brasseurs.) Vous faites bien d'arriver, vous autres; on boira aujourd'hui, c'est la fête du pays. Descendez cela à la cave. (A la servante.) Approchez, Goth. (Regardant dans les paniers.) Voyons ça. Du gibier, de la volaille; c'est bon. Qu'on plume ces poulets, et qu'on en mette une couple à la broche; on en servira un, tout de suite, au voyageur du n° 4. (Birmann arrive par le fond. — Guerll et Babet courent au-devant de lui.)

* M. Pierson et madame Saint Amand, ainsi que leurs domestiques, ont adopté le baragouin allemand.

## SCÈNE II.

M. et Mᵐᵉ BIRMANN, LES VALETS, etc., etc.

BIRMANN, de la coulisse.

Detachez mon porte-manteau; mettez Grisette à l'écurie, qu'on lui donne un picotin.

MADAME BIRMANN.

Ah! voilà mon mari!...

BIRMANN.

Bonjour, ma chère femme. (Il donne son manteau, sa cravache et un paquet à Guerll et à Babel, qu' les emportent.) Un picotin, entendez-vous?... (A sa femme.) Que je t'embrasse encore une fois!... Excellente petite bête! deux lieues en trois quarts d'heure!

MADAME BIRMANN.

As-tu vu le bailli? apportes-tu la permission de mettre sur notre anseigne *Aux armes de Bavière?*

BIRMANN

Pardi!... un écusson de six pieds, et des lettres d'or, grandes comme ça... Avant six semaines, vois-tu bien, on ne parlera que de l'auberge du *Lion-d'Or*; et il n'y en aura pas une plus achalandée sur la grande route de Munich; tiens, tu vois que c'est en règle.

(Il tire de sa poche la permission qu'il donne à sa femme. — En même temps, il aveint deux lettres cachetées.)

MADAME BIRMANN, remarquant les deux lettres.

Qu'est-ce que tu tiens donc encore là?

BIRMANN.

Ça?... Ce sont deux lettres que le messager de Weissbruck apportait; je l'ai rencontré en chemin. (Donnant une des deux lettres à sa femme.) Celle-ci est pour ton cousin Ghurt; tu l'enverras tantôt.

MADAME BIRMANN.

Fort bien!... et l'autre?

BIRMANN.

L'autre?... Ah! l'autre... c'est pour quelqu'un que je ne connais pas, et qui n'est pas du pays.

MADAME BIRMANN.

Bah!

BIRMANN.

Oui; c'est pour un capitaine français, qui voyage, qui doit passer sur cette route, et s'arrêter dans notre auberge.

MADAME BIRMANN.

C'est singulier.

BIRMANN.

Ma foi, c'est sur l'adresse; tiens, vois.

MADAME BIRMANN, lisant.

Oui... chez M. Birmann, à l'auberge du *Lion-d'Or*, sur la route de Munich... Eh bien! garde cette lettre, et si le capitaine français arrive, tu la lui donneras.

BIRMANN.

Sans doute. (Il la remet dans sa poche.) Ah çà, est-il venu du monde pendant mon absence?

MADAME BIRMANN.

Oui; un voyageur du commerce; il a couché ici, il part ce matin... et toi, conte-moi ton voyage.

BIRMANN.

Moi, tel que tu vois, j'ai déjeuné tête à tête avec M. le bailli.

MADAME BIRMANN.

En vérité!

BIRMANN.

Ah! quel vin! quel pâté de lièvre! et quel digne homme que M. le bailli! A propos de pâté, non, je veux dire de M. le bailli, j'ai une fière nouvelle à t'apprendre, va! une nouvelle qui va faire une fête dans tout le pays.

MADAME BIRMANN.

Bah!... quoi donc?

BIRMANN.

Tu sais bien, le vilain homme, qui est arrivé un beau matin, il y a deux ans; qui venait, disait-il, de la Hongrie, de la Bohême, de toutes sortes de pays, avec une femme et une petite fille; ce vaurien qui a l'air si pauvre; enfin, Georges, l'étranger de la Montagne-Rouge...

MADAME BIRMANN.

Eh bien! Georges... après?

BIRMANN.

Après?... il va dégnerpir.

MADAME BIRMANN.

Bon! Georges quitterait le pays?

BIRMANN.

Oui, Dieu merci; il est en retard d'une année tout entière de taxe et du loyer de sa cabane. C'est une belle occasion, vois-tu, pour le mettre à la porte; et, comme personne du village ne s'aviserait maintenant de lui donner à loger, drès demain matin il sera chassé de la commune, comme vagabond et sans asile.

MADAME BIRMANN.

C'est bien fait!... c'est-à-dire... Ah! mon Dieu! et sa pauvre femme, et sa petite fille?

BIRMANN.

Eh bien! en route avec lui!... Oh! c'est déjà fait, va! j'ai vu le commandement sur papier marqué; et ça n'est pas malheureux pour notre maison, vois-tu; car, depuis que ce maudit homme est venu demeurer dans la montagne, c'est pis que si elle était habitée par une bande de loups. Personne n'ose plus passer le soir par le chemin de Kleinfeld. Drès le coucher du soleil, toutes nos pratiques s'en vont bien vite, de peur de rencontrer l'homme de la montagne. Ça me fait bien manquer la vente de plus de vingt pots de bierre; et puis quand par malheur il vient à passer devant l'auberge, un jour de dimanche ou de fête, s'il entre et demande une canette, il faut voir comme chacun prend son verre, et s'éloigne de la table où il va s'asseoir! Il semble que cet homme porte avec lui la malédiction.

MADAME BIRMANN.

Ah! voilà bien comme tu es! toi, tu dis toujours avec les autres. Ne crois-tu pas aussi que c'est ce malheureux qui a tué le voyageur qu'on a trouvé le mois dernier au fond do précipice?

BIRMANN.

Ma foi! j'en sais plus d'on qui le soupçonne.

MADAME BIRMANN.

Ah! Dieu! ça fait frémir! Et moi qui suis allée encore la semaine dernière à sa cabane!

BIRMANN.

Toi! tu as osé?

MADAME BIRMANN.

Oh! Georges n'y était pas; mais j'ai vu sa pauvre femme et sa petite fille... Ah! Seigneur! quelle misère! le cœur m'en saigne encore; je leur ai donné un florin.

BIRMANN

Tu as eu tort.

MADAME BIRMANN.

Eh! non; ils n'avaient pas de paio.

BIRMANN.

Je te dis que tu as eu tort: il ne faut jamais encourager...

(Du monde au fond.)

DES PAYSANS, PASSAGERS, etc.

Holà, madame Birmann! à boire, à boire!...

MADAME BIRMANN.

Voilà, mes enfants. Allons! Personne pour serv... ! Guerll! François!

GUERLL.

On y va! on y va!

(Les domestiques accourent et servent les gens qui arrivent.)

MADAME BIRMANN.

Voilà qu'on revient du temple; on va tirer l'oiseau sur la place. Aide ici tes garçons; moi, je vais donner un coup d'œil à ma cuisine.

LES BUVEURS, aux tables.

A boire!... à boire!...

BIRMANN.

Je suis à vous, mes enfants; une canette à chacun... Un peu de patience...

(Birmann prend des pots vides et entre dans le cellier.)

## SCÈNE III.

LES MÊMES, allant et venant; GEORGES.

(Des hommes de tous états, paysans, voituriers, etc., se sont assis aux tables, ou sont groupés au fond, autour de quelques tonneaux vides. — Les uns fument, les autres jouent aux cartes, d'autres au petit palet. — Au moment où Birmann et sa femme sont entrés, l'un dans la maison, l'autre dans le cellier, Georges paraît au fond; son teint est pâle; son air abattu et son regard sinistre. — A son aspect, ceux qui jouent s'arrêtent; ceux qui étaient assis se lèvent, et ils se le montrent au doigt. — Georges entrant d'un pas lent et sans faire attention à ce qui se passe, s'avance jusqu'à la table qui se trouve devant la maison, et voyant une place vacante, il s'y assied — Aussitôt deux paysans qui s'y trouvaient se lèvent, emportent leurs verres, leurs pots, et vont s'établir plus loin; Georges ne semble pas y faire attention; il est plongé dans une sombre et morne rêverie. — Au moment où les paysans s'éloignent de Georges, Birmann rentre, apportant de la bière.)

BIRMANN.

Eh bien! ne vous impatientez pas, mes enfants; où allez-vous donc? pourquoi changez-vous de place? (Ils lui montrent du doigt Georges.) Ah! je vois ce que c'est... le diable d'homme de la montagne! (Dans ce moment, madame Birmann revient; Birmann, allant à elle jusque vers le milieu du théâtre, et lui montrant Georges.) Femme, qu'est-ce que je disais tout-à-l'heure?... Tiens, le voilà!

MADAME BIRMANN.

Ah! mon Dieu!... Mais regarde donc comme il est défait, comme il est pâle! je t'assure qu'il a besoin de secours.

BIRMANN.

De secours! attends, attends, je vais commencer par le prier de s'en aller.

MADAME BIRMANN.

Ne lui parle pas trop durement.

BIRMANN.

Laisse donc... monsieur! holà, l'homme!... Monsieur Georges!

(Celui-ci lève la tête, regarde en face Birmann, qui le salue avec un air de crainte.)

GEORGES.

Que me voulez-vous?

BIRMANN.

C'... c'est... bien des pardons; c'est moi au contraire qui voulais savoir ce que vous demandez.

GEORGES.

Rien, un peu de repos sur ce banc.

BIRMANN.

Je sais bien que ça ne se refuse pas; mais la table était occupée.

GEORGES.

Il restait une place vacante; j'avais le droit de la prendre.

BIRMANN.

Le droit... c'est à savoir... (Sa femme le tire par son habit.) Laisse-moi donc lui parler; est-ce que tu crois que j'en ai peur?... Le droit, voyez-vous, c'est possible quand on prend quelque chose; mais il n'est pas honnête de déplacer les gens quand on ne demande rien.

GEORGES, se levant et le regardant d'un air sinistre.

Vous êtes bien peu charitable.

BIRMANN.

Oh! quelquefois... ça dépend.

MADAME BIRMANN, à son mari.

Tu vas te faire une querelle!

GEORGES, avec découragement.

Je ne puis rien demander, je suis sans argent. Cependant j'ai beaucoup marché; si vous vouliez seulement me donner un verre d'eau, je pourrais ensuite continuer ma route.

(Birmann et sa femme se regardent d'un air consterné et attendri.)

BIRMANN.

Dis donc, il a soif...

MADAME BIRMANN.

Il ne demande que de l'eau.

BIRMANN.

Tiens, vois-tu, ça me fait mal : je n'ai plus le courage de le chasser.

MADAME BIRMANN.

Non, ne le chasse pas; au bout du compte, c'est un homme; donne-lui un pot de petite bière et un morceau de pain.

BIRMANN.

Ma foi, oui; je vas lui chercher ça; d'autant que c'est la dernière fois que nous lui ferons la charité, puisque M. le bailli va le faire déguerpir demain.

MADAME BIRMANN.

En ce cas, mets-lui quelque chose sur son pain... Va vite.

(Au moment où Birmann se retourne, il voit Georges qui se dispose à partir.)

BIRMANN.

Eh! pauvre homme, attendez; restez là, je vais vous donner quelque chose.

(Il rentre.—Madame Birmann va examiner aux différentes tables si chacun est servi.)

GEORGES.

Comment rentrer chez moi sans apporter du pain à ma femme, à ma fille? comment endurer leurs plaintes, entendre leurs sanglots; et, sans pouvoir apaiser leur faim, comment leur dire : Nous n'avons plus d'asile, on nous chasse d'une misérable cabane; demain, nous n'aurons plus d'autre abri que les rochers?... (Il jette un regard sombre autour de lui.) Si j'avais rencontré quelqu'un...

(Il fait le mouvement d'un homme qui frémit d'horreur.)

MADAME BIRMANN, venant à lui.

Pauvre homme, vous paraissez bien fatigué!

GEORGES.

Oui; j'ai marché toute la nuit.

MADAME BIRMANN.

Toute la nuit! vous avez donc fait un voyage?

GEORGES.

Non.

MADAME BIRMANN.

Comment, non! et d'où venez-vous donc?

GEORGES.

De la forêt.

(Madame Birmann fait un mouvement d'effroi, et s'éloigne de lui.—Birmann rentre, et met sur la table, devant Georges, un pot de bière et un morceau de pain, sur lequel est un peu de lard. — En même temps, le voyageur dont on a parlé sort de la maison, s'avance et regarde Georges d'un air de compassion.)

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE VOYAGEUR.

BIRMANN, à Georges.

Tenez, ne dites plus que l'aubergiste du *Lion-d'Or* n'est pas charitable; buvez un coup, mangez un morceau, et que la Providence vous conduise, si vous méritez qu'elle ait pitié de vous.

(Il s'éloigne. — Au mot de Providence, Georges, qui avait saisi le verre et qui allait boire avidement, s'arrête.)

GEORGES, à part.

La Providence!... (Il fait un profond soupir, ensuite paraissant se remettre un peu, il coupe en deux le morceau de pain, et en cache la moitié sous sa veste.) Pour ma famille.

(Il se met à manger avidement.—Le voyageur, qui le regardait, s'avance.)

LE VOYAGEUR, regardant Georges avec compassion.

Le malheureux!

MADAME BIRMANN, à son mari.

Ah! tiens, voilà le voyageur qui va partir pour Munich... Votre servante, monsieur; avez-vous été bien couché, bien servi?

LE VOYAGEUR.

Parfaitement, ma chère dame... Dites-moi, monsieur l'aubergiste, vous avez donc des pauvres dans ce pays?

BIRMANN.

Des pauvres?... non, Dieu merci.

LE VOYAGEUR.

Qu'est-ce donc que ce malheureux?

BIRMANN.

Ah! cet homme-là? c'est différent. C'est un étranger qui demeure dans la montagne; on croit qu'il est venu de France.

LE VOYAGEUR.

Il paraît bien à plaindre; il fait un frugal repas. Avant de me mettre en route, j'aime assez à trouver l'occasion de faire quelques charités; cela porte bonheur au voyage. Servez-moi sur cette table une bouteille de bon vin; je boirai le coup de l'étrier, et je crois que ce pauvre homme ne sera pas fâché de trinquer avec moi.

BIRMANN.

Vous voulez trinquer avec lui?

MADAME BIRMANN, à son mari.

Laisse-le faire, c'est une bouteille de vendue, Babet! au petit caveau; du cachet vert... Vite.

(Babet sort.)

LE VOYAGEUR, à l'hôtesse.

Vous m'obligerez de faire le compte de ma dépense, il m'importe d'arriver de bonne heure à Munich.

MADAME BIRMANN.

Dans la minute, je n'ai que l'addition à faire.

(Elle s'assied, et prend son ardoise et sa pierre blanche.—De son côté, Babet apporte une bouteille et un verre, que le voyageur lui fait signe de mettre sur la table où est Georges. —Babet obéit d'un air étonné. — Georges, jusque-là, n'a point fait attention à l'étranger; celui-ci se verse à boire; puis il prend le verre de Georges, jette le peu de bière qui s'y trouve, et le remplit de vin; Georges alors lève la tête, et le regarde avec surprise.)

LE VOYAGEUR, souriant de l'étonnement de Georges.

Goûtez ce vin, mon brave homme; je pense

qu'il vous réchauffera mieux l'estomac que votre petite bière. (Il tend son verre pour trinquer. —Georges, étonné, avance aussi le sien.—Tous les assistants font un mouvement comme pour empêcher l'étranger; mais Birmann les retient, en leur indiquant que c'est un passager qui ne connaît point Georges.—Trinquant.) A la miséricorde du ciel, qui vient au secours des malheureux! (Georges détourne la tête, et va pour poser son verre.) Buvez donc, mon ami.

(Georges le regarde. —Ils boivent en même temps.)

GEORGES.

Ah! comme ce vin me ranime!

LE VOYAGEUR, souriant.

Je suis bien aise qu'il vous fasse plaisir. (Versant de nouveau.) Allons, à un meilleur avenir.

GEORGES.

Oui, à un meilleur avenir... (A part.) Et demain, sans asile!...

(Ils boivent.)

BIRMANN, à sa femme.

Femme, tiens, j'ai peur que ça ne porte malheur à l'étranger.

MADAME BIRMANN.

Quatre et deux font six florins... Tu vas me faire tromper.

LE VOYAGEUR.

Dites-moi, mon brave homme, connaissez-vous bien le pays?

GEORGES.

Parfaitement, monsieur.

LE VOYAGEUR.

On m'a dit qu'il existe un chemin beaucoup plus court que la grande route, pour aller d'ici à Munich.

GEORGES.

Cela est vrai, monsieur, celui de la Montagne-Rouge. Cette route est plus courte de moitié.

LE VOYAGEUR.

Diable! la différence est forte. Peut-on suivre cette route à cheval?

GEORGES.

Facilement, pourvu qu'on la connaisse. (Il le regarde avec plus d'attention.) Vous n'êtes donc pas de ce pays?

LE VOYAGEUR.

Non; j'arrive de la Suisse, et je me rends dans le Nord.

MADAME BIRMANN, venant à la table.

Monsieur, voilà votre petit compte, tout au plus juste; soupé, couché, déjeuné, vous et votre cheval, 8 florins; la bouteille à part.

LE VOYAGEUR.

C'est une bagatelle...

(Il tire une bourse pleine d'or, qu'il vide à moitié sur la table.—Georges fait un mouvement, et regarde cet or.)

GEORGES, à part.

De l'or!

LE VOYAGEUR.

Je n'oublierai pas votre auberge, ma bonne dame, et j'y logerai à mon retour.

MADAME BIRMANN.

Monsieur est bien honnête.

LE VOYAGEUR, se levant.

Ordonnez, s'il vous plaît, qu'on attache mon porte-manteau, et qu'on amène mon cheval.

MADAME BIRMANN.

Tout de suite.

GEORGES, à part.

Quel chemin va-t-il prendre?... allons l'attendre... l'attendre!... il vient de me secourir... ah! jamais!... non! fuyons!

(Georges s'éloigne.)

LE VOYAGEUR, à lui-même.

Parbleu! l'occasion se présente... d'ailleurs, un jour de fête, je trouverais difficilement un guide; ce pauvre... (Il se retourne du côté de Georges, au moment où celui-ci va sortir.) Eh! brave homme, ne partez pas encore; je veux arriver de bonne heure à Munich, et je me décide à prendre le chemin le plus court; mais je crains de m'égarer dans la montagne; si vous vouliez me servir de guide?...

GEORGES.

Moi!...

LE VOYAGEUR.

Je récompenserai votre peine.

BIRMANN.

Par exemple!...

(Sa femme le retient.)

GEORGES.

Vous servir de guide?... non.

LE VOYAGEUR.

Pourquoi?... vous connaissez le chemin, vous gagnerez deux florins; puisque vous êtes malheureux, ce sera pour vous une bonne journée!

GEORGES.

Cela est vrai... eh bien... volontiers.

LE VOYAGEUR.

En ce cas, disposez-vous à me suivre, et achevez cette bouteille.

GEORGES, retournant près de la table.

Ciel! détourne de moi cette horrible tentation.

BIRMANN, à sa femme.

Je te dis que je veux lui parler; je ne veux pas avoir ça sur ma conscience. (A l'étranger.) Pardon, monsieur...

MADAME BIRMANN, à son mari.

Ah çà, est-ce que tu es fou, toi, de vouloir empêcher ce pauvre homme, qui meurt de faim, de gagner une bonne journée? Et de quoi as-tu peur, en plein midi, un jour de fête, quand il y a du monde sur tous les chemins? Songe que demain, ce malheureux, sa femme, sa petite fille, seront chassés de leur asile, sans pain, sans ressource; et que le peu d'argent qu'il va

gagner, les aidera à quitter le pays, et à nous débarrasser d'eux.

BIRMANN.

Au fait tu as raison. Cependant, si... parceque...

(Pendant ce colloque, le voyageur s'est fait donner son manteau, et s'est disposé à partir.)

GUERLL.

Le cheval de monsieur l'attend sous la grande porte.

LE VOYAGEUR.

Bien! Adieu, mon cher hôte; au revoir, madame l'hôtesse. (A Georges.) Allons donc, brave homme, partons.

MADAME BIRMANN.

Bon voyage, monsieur l'étranger!

BIRMANN.

Que le bon Dieu vous conduise! Ne vous arrêtez pas en route; tâchez d'arriver de bonne heure.

TOUS LES DEUX.

Adieu! adieu!

(On entend immédiatement les sons d'une musique joyeuse.)

## SCÈNE V.

M. et Mme BIRMANN, LES VILLAGEOIS, et TOUTE LA JEUNESSE DES ENVIRONS.

BIRMANN.

Eh! femme! entends-tu? tiens, tiens, voilà toute la jeunesse du pays! On va tirer l'oiseau sur la place... (Toute la jeunesse entre gaiment.) Eh! vite! vite! Guerll! Babet! allez chercher les arcs. Et vous, mes enfants, de l'adresse, du coup d'œil. Abattez-moi cet oiseau-là du premier coup, et revenez danser ici jusqu'à la nuit. (On distribue les arcs aux jeunes gens.— Parlant à sa femme.) Plus vite ils seront de retour, vois-tu bien, plus nous aurons de profit. (Aux villageois.) Allons, mes amis, en route! et vivent la joie et l'amour!

(Tous les villageois et les paysans sortent gaîment. Madame Birmann rentre dans la maison avec les servantes, et Birmann retourne au cellier avec Guerll. On voit aussitôt entrer un jeune voyageur; son costume indique qu'il est militaire. C'est Albert de Germany.)

## SCÈNE VI.

ALBERT, seul; et puis après, BIRMANN.

ALBERT, entrant en consultant ses tablettes.

L'auberge du *Lion-d'Or*, sur la grande route de Munich... c'est ici que, suivant mon itinéraire, je dois m'arrêter et recevoir de nouveaux renseignements... Holà, quelqu'un!

GUERLL, accourant.

Que desire monsieur?

ALBERT.

Le maître de la maison.

GUERLL.

Il est ici, monsieur, je vais le chercher. (Guerll entre dans le cellier.)

ALBERT, jetant son manteau sur une table.

Suis-je enfin au terme de mes longues recherches? Vais-je retrouver mes parents; ma mère si vertueuse, et mon père... hélas! qui fut bien coupable, mais qui doit avoir cruellement expié ses fautes? Quinze années d'exil, de souffrance, de misère sans doute... ah! j'aurais volé plus tôt à leur secours; mais la mort seule de mon oncle pouvait m'affranchir de l'obéissance dont ses bienfaits m'imposaient le devoir. Enfin je suis libre, et je ne goûterai plus un jour de repos, que je ne sois parvenu à découvrir leur asile. Je sais déjà qu'après de longs malheurs, ils sont venus dans cette contrée.

(Birmann et Guerll reviennent du cellier; ce dernier porte un panier de vin.)

BIRMANN.

Allez, Guerll, porter ce panier de vin. (Au voyageur.) Votre serviteur, monsieur; qu'y a-t-il pour votre service?

ALBERT.

Êtes-vous le maître de cette auberge?

BIRMANN.

Oui, monsieur, je... attendez donc!.. si je ne me trompe, monsieur est étranger et militaire?

ALBERT.

Oui, je suis Français.

BIRMANN.

Vous arrivez de Munich?

ALBERT.

J'en arrive.

BIRMANN.

J'en étais sûr! et vous devez recevoir une lettre à l'auberge du *Lion-d'Or?*

ALBERT.

J'allais vous demander...

BIRMANN.

Un moment... parceque, voyez-vous, il ne faut pas que je me trompe... Comment vous appelez-vous?

ALBERT.

Je me nomme Albert de Germany.

BIRMANN, examinant l'adresse de la lettre.

Albert de Germany, capitaine... c'est bien ça. Mon capitaine, voilà...

ALBERT, saisissant la lettre.

Ah! donnez! cette lettre est pour moi de la plus grande importance. (Il l'ouvre.) Tout le bonheur de ma vie va dépendre de ce qu'elle m'apprendra.

(Il lit des yeux.)

BIRMANN, à part.

Quel empressement!... un capitaine français, si jeune... c'est apparemment quelque affaire amoureuse, ou bien peut-être...

ALBERT, à lui-même.

Oui!... ceci confirme... grand Dieu! c'est donc près d'ici!... (A Birmann.) Mon ami!...

BIRMANN.

Monsieur?

ALBERT.

Il faut que j'obtienne sur-le-champ quelques renseignements; si vous voulez m'aider, rien ne me coûtera pour vous récompenser.

BIRMANN.

Parlez, mon capitaine, je ne demande pas mieux...

ALBERT.

Vous devez connaître tous les habitants de ce canton?

BIRMANN.

Sans exception.

ALBERT.

Dans le nombre, ne se trouve-t-il pas un étranger d'environ cinquante-cinq ans, pauvre, je le crois, et cherchant l'obscurité?

BIRMANN.

Je ne connais pas ça, monsieur.

ALBERT.

Vous ne connaissez pas?... Cependant on m'assure... Il y a deux ans, m'écrit-on, que la personne dont je vous parle a dû s'établir dans cet endroit.

BIRMANN.

Deux ans!

ALBERT.

Oui; on croit même qu'elle y exerce l'état de bûcheron.

BIRMANN.

De... est-ce que ce serait?... non, ça ne se peut pas... Son nom, s'il vous plaît?

ALBERT.

S'il a gardé le sien, il doit s'appeler... Georges.

BIRMANN.

Georges!... certainement... un homme fort, robuste; parbleu! si je le connais!

ALBERT.

Vous le connaissez?

BIRMANN.

Oh! ce n'est pas que je m'en vante; et, voyez-vous, je ne vous donne pas cet homme-là pour un de mes amis.

ALBERT.

N'en dites rien d'offensant... Il était marié... Connaissez-vous aussi sa femme?

BIRMANN.

Sans doute... oh! pour elle, c'est bien différent; un bonne créature; aussi je...

ALBERT, essuyant ses yeux.

Pauvre mère! je te reverrai donc!

BIRMANN, à part.

Comme il est ému!

ALBERT, plus animé.

Achevez de m'instruire. Où demeurent-ils maintenant?

BIRMANN.

A une lieue du village, à mi-chemin de l'ermitage de la Montagne-Rouge, dans une misérable cabane isolée, bâtie contre les ruines d'une ancienne chapelle, sur le bord du grand précipice.

ALBERT.

Ciel! leur sort est donc bien déplorable!

BIRMANN.

La dernière misère... Tenez, tout-à-l'heure, il n'y a pas dix minutes, ce Georges était là.

ALBERT.

Ici?

BIRMANN.

Sur la coin de cette table; je lui ai fait la charité d'un morceau de pain. Il est sorti précisément comme vous entriez; et maintenant il sert de guide à un voyageur étranger... Dieu veuille qu'il le conduise! (Albert s'approche d'une chaise, et y tombe assis.) Eh bien! qu'avez-vous donc, monsieur?... Ah! mon Dieu! vous changez de couleur! est-ce que vous auriez aussi besoin?...

ALBERT, se relevant et voulant se remettre.

Oui!... oui, mon ami, c'est cela... j'ai marché long-temps, et le grand air...

BIRMANN.

Madame Birmann! Babet! Guerll!

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, M^me^ BIRMANN, GUERLL, BABET, GOTH; et ensuite VILLAGEOIS, VILLAGEOISES et PAYSANS.

MADAME BIRMANN.

Eh bien! mon Dieu! qu'y a-t-il donc?

BIRMANN.

Vite, vite, donnez du vin, quelque chose à ce jeune officier.

ALBERT.

Non! je vous remercie, mes amis; je n'ai pas le temps de m'arrêter; il faut que je parte à l'instant. Ce soir, mes équipages et mes gens arriveront de Weissbruck; vous tiendrez prêtes pour demain les plus belles chambres de votre maison; vous logerez ma famille.

MADAME BIRMANN.

La famille de monsieur!

BIRMANN.

Comment! vous allez partir à présent?

(Le temps s'obscurcit, et un orage s'annonce.)

ALBERT.

Oui, voilà d'avance de quoi récompenser vos soins. (Il donne quelques pièces d'or.) Indiquez-moi le chemin de la Montagne-Rouge et de la cabane de Georges.

(Surprise générale.)

BIRMANN.

De la cabane?

MADAME BIRMANN.

Y pensez-vous, monsieur le capitaine? Eh! bonté du ciel! qu'allez-vous faire là?

ALBERT.

Hâtez-vous, mes amis; chaque instant de retard est un tourment pour mon cœur.

(Il fait des éclairs.)

BIRMANN.

Vous voulez partir sans avoir déjeuné?

MADAME BIRMANN.

Le temps se couvre, voyez déjà les éclairs; il va faire de l'orage.

ALBERT.

Rien au monde ne pourrait me retenir... de grace, hâtez-vous de m'indiquer le chemin.

MADAME BIRMANN.

Tenez; tenez, toute la jeunesse du pays se dépêche d'accourir à cause du mauvais temps. (Musique éloignée.) Voilà le tonnerre, la pluie!...

BIRMANN.

Arrivez vite, arrivez vite, mes enfants!

(Tous les villageois et jeunes filles arrivent gaîment, mais en indiquant la peur de l'orage. — On distingue, parmi les jeunes gens, le roi et la reine de la fête. — Albert a mis son manteau; tous les domestiques sont sortis de la maison et du cellier, et ils emportent les tables, les bancs et les tabourets dans la maison.)

ALBERT.

Ne me retenez point... Le chemin de la cabane?

BIRMANN.

Puisque vous le voulez absolument, tenez, monsieur l'officier, traversez le village, laissez le bois à gauche, suivez le grand sentier, et montez toujours.

MADAME BIRMANN.

Sur-tout ne vous approchez pas des précipices.

BIRMANN.

Et ne vous arrêtez pas en chemin. (Le tonnerre redouble.) Adieu, adieu.

MADAME BIRMANN, aux villageois.

Entrez, entrez, mes enfants.

(Ils entrent dans la maison après avoir vu partir Albert.)

(Le théâtre change et représente la cabane de Georges sur la pente d'un mont aride, sauvage et entouré de précipices. — L'intérieur de la cabane occupe les deux ou trois premiers plans du théâtre. — A la gauche du spectateur, on voit un âtre vide; — un peu plus loin, un pan de rideau de serge déchiré, et l'extrémité d'un grabat presque entièrement caché par ce rideau. — A gauche, est une espèce de cabinet, ou seconde chambre, dont la porte est ouverte. — Le fond de ce misérable réduit présente deux larges fenêtres sans volets, à travers lesquelles on voit le paysage triste et aride qu'offrent les montagnes; et, entre les deux fenêtres, une porte dont les planches sont mal jointes. — Plusieurs chemins se croisent dans les montagnes, qui forment un vaste amphithéâtre de rocs et de précipices; et tout au fond, dans l'éloignement, on découvre l'ermitage au sommet du principal mont. — Tout l'intérieur de la cabane offre l'aspect de la misère; on n'y voit qu'une table faite d'un morceau de planche, sur laquelle sont posés deux carreaux à faire de la blonde; un vieux buffet et quatre mauvaises chaises, avec un escabeau. — Une cruche, des assiettes de terre et autres ustensiles de ménage, sont sur le buffet. — Dans un coin, on voit une cognée à fendre du bois.)

## SCÈNE VIII.

AMÉLIE, et, peu après, GEORGETTE.

(Le temps est sombre, le vent siffle avec force, et il fait quelques éclairs. — Amélie, venant du renfoncement qui se trouve derrière le rideau de serge, entre, en exprimant un peu d'effroi, mais encore plus d'abattement.)

AMÉLIE.

L'orage augmente, il s'approche de la montagne. Le vent ébranle ce misérable réduit; et Georges n'est pas encore de retour depuis hier. Il n'aura point trouvé d'ouvrage; il n'aura point obtenu de secours... Que deviendrai-je, s'il ne rentre pas cette nuit, ou s'il revient sans apporter un peu de pain pour ma fille? (Il tonne sourdement.) Ciel! l'orage va l'éveiller...(Elle se rapproche du renfoncement obscur et regarde.) Elle dort! pauvre enfant, que Dieu prolonge ton sommeil, et qu'il épargne à ta mère la douleur de t'entendre dire : Maman, j'ai faim!... (Elle pleure en silence. — Le tonnerre gronde et le vent siffle.) Mais ce ne sont point des larmes que la nature me demande pour ma fille... Tâchons d'achever bien vite cet ouvrage; si Georges ne rapporte rien, j'irai le vendre au village dès qu'il sera fini. (Elle prend un des deux carreaux, s'assied et travaille.) Le ciel ordonne que toute ma vie s'écoule dans cette affreuse misère, devait-il permettre que je fusse deux fois mère?... Ah! du moins mon Albert doit être plus heureux! Que sera-t-il devenu? C'était un enfant quand nous l'avons abandonné; maintenant c'est un homme... moi-même, hélas! je ne le reconnaîtrais pas. Suis-je donc condamnée à ne jamais le revoir?

(Elle essuie ses yeux. — Dans ce moment l'orage éclate, le vent redouble de fureur, et la porte du fond, arrachée de ses gonds, tombe dans la cabane. Amélie, épouvantée, se lève; elle jette un cri auquel un autre cri répond; c'est celui de Georgette qui sort du cabinet avec effroi, et se précipite dans les bras de sa mère.)

AMÉLIE et GEORGETTE.

Maman! — Ma fille! (Amélie la tient un moment embrassée.) Ma Georgette, ce n'est rien; c'est l'orage, et cette porte que le vent a détachée.

GEORGETTE.

Ah! maman! j'ai eu bien peur!

AMÉLIE, regardant autour d'elle avec crainte.

Hélas! si le vent redouble... ton père rattachera la porte, comme il l'a déjà fait.

GEORGETTE.

Papa est-il revenu, maman?

AMÉLIE.

Pas encore... O mon Dieu!

GEORGETTE.

Ne pleure pas, maman; je ferai comme toi, j'attendrai.

AMÉLIE, troublée.

Pauvre enfant!

GEORGETTE.

Tiens, je n'ai plus sommeil; travaillons toutes les deux.

AMÉLIE.

Tu as raison; je vais me dépêcher, ma fille. (*Elle prend son carreau; la petite s'assied sur son escabeau, près de sa mère.*) Travaille aussi, toi... Du courage!

GEORGETTE.

Oui, maman, du courage... mais... je ne peux pas travailler.

AMÉLIE.

Pourquoi, ma fille?

GEORGETTE.

J'ai froid.

AMÉLIE, *quittant vite son ouvrage.*

Mon Dieu! comment la garantir?... Viens près de moi, je te réchaufferai sur mon sein. (*On entend du bruit.*) Dieu! quelqu'un viendrait-il à notre secours?..

(*Georgette s'échappe de ses bras et court au fond.*)

GEORGETTE.

Maman, c'est papa!

AMÉLIE, *courant au-devant.*

Ah!

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, GEORGES.

(*Georges, marchant rapidement et tenant un panier plein de vivres, entre avec une précipitation qui ressemble à de la frayeur. — Ses traits sont altérés, son regard est sombre; il a posé à terre le panier couvert d'une serviette.*)

AMÉLIE.

Ah! mon ami, que je suis heureuse de te revoir!

GEORGETTE.

Papa, nous avons eu bien peur.

GEORGES.

Peur! et de quoi?

AMÉLIE.

De l'orage... Mais, toi, ne t'est-il arrivé aucun accident?

GEORGES.

Que voulez-vous me dire?

AMÉLIE.

Tu as passé la nuit dehors?...

GEORGES.

Ah! cela est vrai... non, aucun accident.

(*Il donne son chapeau et son bâton à Georgette qui va les poser dans un coin.*)

AMÉLIE.

Tu me rassures, mon ami; mais nous, comme nous t'attendions avec impatience!... As-tu reçu quelques secours?

GEORGES, *montrant le panier.*

Ne voyez-vous pas ce que j'apporte?

AMÉLIE, *prenant le panier et le découvrant.*

Ciel! qui a daigné nous secourir si généreusement?... c'est à ton travail, à tes prières peut-être, que nous devons encore... Viens, Georgette, viens vite, bénis la main généreuse... mais va d'abord embrasser ton père...

(*Georgette obéit avec empressement; son père la repousse en frémissant.*)

GEORGES.

Ne remercie personne. (*Amélie, étonnée, reprend sa fille par la main, et toutes les deux préparent le couvert. — Georges continue, après un silence.*) Dépêche-toi. Je suis excédé de fatigue... une soif ardente me dévore... mon sang brûle mes veines... Hâte-toi...

(*Il est assis à table.*)

AMÉLIE.

Tout est prêt... oui, tu es abattu, changé.. tu as souffert.

GEORGES.

Souffert!... Qu'importe? allons, vous ne manquerez point aujourd'hui... soyons heureux... verse-moi de ce vin; je crois qu'il me remettra. (*Il met un morceau sur son assiette; Amélie lui verse à boire; il porte le verre à ses lèvres; puis tout-à-coup il l'éloigne de sa bouche, et se lève sans avoir touché à rien.*) Non, gardez cela pour vous; je ne veux rien.

(*Il va s'asseoir à l'autre bout de la cabane.*)

AMÉLIE, *se levant.*

Tu ne prends rien, mon ami? tu disais pourtant...

GEORGES.

Oui, j'ai soif... Georgette, donne-moi un verre d'eau.

AMÉLIE, *se levant elle-même.*

Tiens, porte-le tout de suite à ton père.

GEORGETTE.

Tiens, papa... (*Il prend le verre, boit, et le rend à l'enfant qui s'écrie :*) Ah! mon Dieu!... papa, tu es blessé!... tu as du sang à la main.

GEORGES.

Du sang!

AMÉLIE.

Du sang! tu es blessé?...

GEORGES, *se levant.*

Non! en gravissant les rochers, je me suis légèrement frappé... ce n'est rien... j'ai froid, fais du feu.

AMÉLIE.

Du feu?... et avec quoi?

GEORGES.

C'est vrai... nous n'avons pas de bois.. (*Riant d'un air forcé.*) Eh bien! réjouis-toi; notre sort va changer; nous allons quitter cette misérable cabane.

AMÉLIE.

Que dis-tu?

GEORGES.

Oui, il faut partir demain au lever du soleil.

Hier le bailli de Kleinfeld m'a remis ce commandement, tandis que je lui demandais à genoux encore un mois de répit pour le paiement des taxes... Tiens, lis.

(Il lui remet un papier.)

AMÉLIE.

Ciel! chassés... Nous n'avons plus d'asile?

(Elle pleure.)

GEORGES, froissant le papier.

Pourquoi pleurer? peux-tu regretter ces misérables planches, incapables de te préserver du vent et de la pluie? Eh bien! tu ne t'endormiras plus sur cette paille arrosée de tes pleurs. Nous quitterons pour toujours ce lieu de douleur et de misère... (Avec impatience, parceque Amélie a toujours les larmes aux yeux.) Ne t'ai-je pas dit que notre fortune change? Oui, demain nous partirons pour quelque grande ville, Vienne, Hambourg, Berlin...

AMÉLIE.

Encore plus loin de la France, plus loin de mon fils!

GEORGES.

Il le faut... Ce fils est perdu pour nous; ton oncle lui a sans doute appris à nous maudire.

AMÉLIE, en larmes.

Eh! comment aller si loin sans ressources?

GEORGES.

N'ai-je pas encore fourni aux besoins de ce jour? (Il tire de sa poche une poignée d'or.) Tiens, regarde!... j'ai de l'or.

AMÉLIE, avec joie.

Grand Dieu! qui t'a donné cette fortune?

GEORGES, après un long silence.

Je l'ai trouvée.

AMÉLIE, avec terreur.

Trouvée!... ô mon Dieu!

GEORGES.

La moitié de cette somme nous suffira pour atteindre une ville opulente, et avec l'autre moitié... La fortune n'est pas toujours contraire; elle a ses retours de faveur comme ses moments funestes: il me suffit de retrouver des lieux où l'or circule, où la richesse abonde, et j'aurai bientôt ressaisi la fortune et l'opulence.

AMÉLIE.

Ah! tu joueras encore!

GEORGES.

Paix! quelqu'un s'approche. Cache ces vivres... Ne dis pas que j'ai de l'or.

(Amélie épouvantée veut courir cacher ce qui est sur la table; mais au moment même un misérable, couvert de haillons et portant la besace, s'arrête à la porte de la cabane: c'est Warner.)

## SCÈNE X.

LES MÊMES, WARNER.

WARNER, à la porte.

Mon bon monsieur, ma bonne dame, ayez pitié d'un pauvre mendiant! La charité, pour l'amour de Dieu!

(Il tend la main, en avançant doucement dans la cabane.)

AMÉLIE.

C'est un malheureux.

GEORGETTE.

Papa, il est bien pauvre!

GEORGES.

Renvoyez ce misérable, ne laissez entrer personne ici; chassez-le.

AMÉLIE.

Mon ami, ayons pitié de lui; nous ne sommes guère plus heureux; et il mérite peut-être moins sa misère.

GEORGETTE.

Laisse-moi seulement lui donner du pain; ça fait tant de mal d'avoir faim!

(Georges tressaille; il est ému, mais la crainte l'emporte sur la pitié.)

GEORGES, repoussant sa fille.

Non, je vous le défends.

(Georgette reste interdite auprès de sa mère.)

WARNER.

Vous êtes bien dur! heureusement que cette bonne dame est plus compatissante que vous; aussi le ciel récompensera... (Il regarde avec attention, et reconnaît Amélie et Georges.) Que vois-je?... c'est lui!!!

GEORGES et AMÉLIE, reconnaissant ses traits.

Warner!

WARNER.

Georges!

GEORGES, cherchant une arme autour de lui, et saisissant sa cognée de bûcheron.

Misérable! c'est l'enfer qui t'envoie ici pour te livrer à ma vengeance; tu vas mourir de ma main!

(Georges va briser la tête de Warner. Warner lève son bâton; Mais Amélie et Georgette se précipitent au-devant du coup.)

AMÉLIE et GEORGETTE.

Arrête! arrête! — Papa!

(Toutes les deux retiennent Georges, dont le bras armé reste levé.)

AMÉLIE.

Ah! mon ami, je t'en conjure, ne verse plus de sang. Tu sais, ah! tu sais comme cela porte malheur! Regarde ce misérable, le ciel ne l'a pas moins puni que nous; vois comme il faut expier le meurtre!

GEORGES, avec horreur.

Le meurtre!

(Il laisse tomber sa cognée, et se détourne consterné. Georgette la ramasse et va la cacher.)

WARNER, avec calme.

Toujours emporté! Si ta femme n'était pas plus raisonnable que toi, Dieu sait ce qui serait arrivé... Et qu'aurais-tu gagné à me voir étendu là?... J'avoue que j'ai mal agi avec toi... (Amélie lui fait signe de se taire.) Mais le temps efface bien des choses. D'ailleurs, comme madame le di

sait, si tu as quelques reproches à me faire, la fortune s'est bien chargée de te venger. Après quinze ans de malheurs, de misère, le hasard nous réunit à peu près aussi misérables l'un que l'autre. Si j'étais de toi, je suivrais l'exemple que je te donne; j'oublierais le passé, je tendrais la main à mon ancien camarade, et nous aviserions encore ensemble aux moyens de conjurer notre mauvaise étoile.

(Georges s'est assis, sa femme est auprès de lui; il tient sa fille sur ses genoux, et de temps en temps il penche sa tête sur elle comme pour ne pas entendre Warner.)

GEORGES.

Non; plus d'alliance entre nous. C'est toi qui m'as précipité dans l'abîme, en me faisant commettre un épouvantable homicide.

WARNER.

Dans ta fureur aveugle, il te fallait une victime; n'était-il pas naturel que je cherchasse à sauver ma vie? Au reste, j'ai partagé la peine de ton crime; accusé comme toi, condamné comme toi, j'ai pris la fuite; et, sans doute aussi comme toi, j'ai vécu misérable, courant le monde, tentant la fortune, traînant la misère. Enfin, après maintes vicissitudes, j'arrive de Ratisbonne, dans l'équipage que tu vois, et je m'acheminais, en mendiant, vers Munich, quand la pluie, la fatigue, la faim, et principalement l'approche de la nuit et de l'orage, m'ont fait entrer dans la seule cabane qu'on aperçoit sur ce chemin désert. J'étais loin de penser que j'y rencontrerais d'anciennes connaissances; si vous voulez, d'anciens amis.

AMÉLIE.

Des amis! Pouvez-vous à ce point avilir le plus saint des titres!

WARNER.

Ah! ma chère dame! point de morale, je vous en prie. Dans ma situation, ce n'est pas de cela qu'il s'agit... Je meurs de faim et de froid; l'hospitalité seulement pour cette nuit; et, si Georges m'en veut encore, demain, au point du jour, mon bâton, ma besace, et en route.

AMÉLIE, à son mari.

Georges?...

GEORGES, se levant et se détournant.

Consulte ta pitié.

AMÉLIE, tenant sa fille par la main.

Demeurez, monsieur; nous n'aurons point à nous reprocher d'avoir chassé un malheureux qui nous demandait un abri. Cette demeure n'est déjà plus à nous; demain nous la quitterons aussi; et j'espère que mon époux ne m'imposera pas l'horrible devoir de vous suivre avec lui. Viens, ma fille.

Elle sort avec Georgette; Georges la conduit jusqu'au fond d[e la] cabane, puis revient d'un air sombre.

## SCÈNE XI.

WARNER, GEORGES, et ensuite GEORGETTE.

WARNER, se débarrassant de son bâton et de sa besace.

A la bonne heure! je ne demande pas qu'on me tienne compagnie... mais, puisque tu m'accordes l'hospitalité, tu ne me refuseras pas, sans doute, le reste de ton souper? (Il se met à table, Georges reste à l'autre extrémité de la cabane.) Diable!... tu n'es pas, à ce que cela dénote, aussi pauvre que tu en as l'air... L'excellent vin! (Il boit.) Ah! il fallait cela pour me remettre... Georges, tu restes là?... allons donc, viens, buvons un coup... Tu refuses de boire avec moi?... est-ce que tu conserverais encore quelque envie de te venger?

(Il met la main sur son bâton.)

GEORGES, d'un air sombre.

Non; un mot que tu n'as pu comprendre a désarmé ma main. J'ai perdu le désir de me venger de toi; j'en ai peut-être aussi perdu le droit... Mais Amélie, tu l'as trop outragée; elle a raison de te haïr et de te mépriser. Misér...

WARNER.

Dans le fait, cela est juste... et pourtant c'est fâcheux! oui, c'est fâcheux, peut-être, pour toi sur-tout.

GEORGES.

Pour moi?

WARNER.

A moins que tu n'aies d'autres ressources... (Continuant à boire et à manger.) Quant à moi, encore un peu de patience, de courage... Il ne faut qu'une occasion, une rencontre; cela peut arriver tous les jours; et ma fortune est rétablie.

GEORGES, l'observant.

Comment?

WARNER.

Oui; j'ai découvert un secret.

GEORGES.

Un secret!

WARNER, se levant.

J'étais loin de songer à toi, en arrivant dans ce pays; mais, en te retrouvant dans un état si déplorable, notre ancienne liaison, des souvenirs de jeunesse, le regret d'avoir aidé à ta ruine, tout cela m'aurait peut-être engagé à le partager avec toi, et à réparer quelque jour le mal que j'ai pu te faire.

GEORGES.

Que veux-tu dire?...comment pourrais-tu?... ta misère...

WARNER.

Oh! je sais bien que mon habit semble démentir mes paroles; je suis même bien sûr que tu ne voudrais pas me croire; ainsi laissons cela : quelque jour tu en auras la preuve.

GEORGES, avec impatience.

La preuve... de quoi ?...

WARNER.

Ce n'est plus une erreur, ce n'est plus une illusion; j'ai découvert le secret de gagner toujours. (Georges se rapproche vivement de lui.) Oui, je suis sûr de faire sauter toutes les banques d'Italie, et tu me vois déja en route pour le Piémont.

GEORGES.

Quoi ! tu aurais trouvé ?...

WARNER.

Oui, te dis-je; je ne donnerais pas mon secret pour un million.

GEORGES, le regardant avec défiance, mêlée d'un retour d'amitié.

Et tu étais disposé à le partager avec moi?

WARNER, avec malice.

Ma foi, oui!... mais maintenant, c'est inutile, tu m'en veux trop.

GEORGES, lui offrant du tabac.

Le premier mouvement est passé.

WARNER.

J'entends... Mais la rancune de ta femme...

GEORGES.

On peut lui imposer silence.

WARNER.

A la bonne heure... Mais... non... il y a un autre obstacle plus grand que tout cela, et qui rendrait inutile la confidence que je te ferais... Il faut de l'argent, et je ne te crois pas plus en fonds que je ne le suis.

GEORGES.

Peut-être...

WARNER.

Hein !

GEORGES, tirant de l'or de sa poche.

Vois !...

WARNER, avec avidité.

Tu as de l'or! Eh bien, mon ami, il faut nous associer... Voyons; est-ce là tout ce que tu possèdes ?

GEORGES.

Oui... Faudrait-il davantage ?

WARNER.

Oh! sans doute.

GEORGES.

Quel malheur !

WARNER.

Si tu pouvais... Comment t'es-tu procuré cette somme ?

GEORGES, reculant avec terreur.

Comment !... je ne puis te le dire... (Il cache son or.) Mais demeure avec moi, et... (Il commence à faire nuit; on voit passer un jeune militaire, tout au fond de la montagne : c'est Albert.) Qu'est-ce que j'entends?

WARNER, regardant.

Rien; ta femme et ta fille, là, dans l'autre pièce... Tu dis donc?...

(Albert disparaît.)

GEORGES.

Je puis, en payant les taxes arriérées, demeurer encore ici quelques jours; reste avec moi, et...

WARNER.

Non, non... je ne me soucie pas de cet arrangement-là, vois-tu; demeurer avec toi, oui; mais ici, non; du moins pas plus longtemps que jusqu'à demain matin; et encore parcequ'il fait trop mauvais et trop sombre pour se mettre en route cette nuit.

GEORGES.

Pourquoi ?... cette cabane est misérable, mais j'y ai vécu deux ans; tu peux bien...

WARNER.

Ce n'est pas cela; il y a une autre raison... Je suis étranger, sans papiers, mendiant, du nombre de ceux qu'on nomme vagabonds; tu conçois que je puis être inquiété pour la moindre chose; et (plus confidentiellement) tout-à-l'heure, en venant de ce côté, parceque j'avais quitté la route pour abréger le chemin, là bas, derrière un grand roc, j'ai rencontré sur mon passage, une éminence de cailloux, d'herbe, de terre jetée... Par curiosité j'ai soulevé quelques uns de ces cailloux avec le bout de mon bâton, et sous cette éminence... j'ai découvert...

GEORGES, lui saisissant le bras.

Silence !!!...

WARNER.

Tu sais?...

GEORGES.

Tu l'as découvert?...

WARNER.

Oui.

GEORGES, avec terreur.

Viens, il fait nuit, le ciel est sombre... viens m'aider à le cacher.

WARNER, reculant épouvanté.

C'est toi ?...

GEORGES.

Non !... c'est la misère et le désespoir... Viens il faut le cacher.

(Warner reprend son bissac et son bâton, mais comme ils vont sortir, Georgette paraît une lampe à la main.)

GEORGETTE.

Papa, voila de la lumière.

GEORGES.

C'est inutile, nous sortons. Si ta mère nous demande, tu diras que nous sommes allés... à l'ermitage.

(Georgette demeure interdite, Georges et Warner sortent.)

## SCÈNE XII.

GEORGETTE, et ensuite ALBERT.

(Pendant que Georges et Warner s'éloignent précipitamment, et que Georgette, qui est allée jusqu'à la porte, revient d'un air craintif, on voit Albert revenir sur ses pas et examiner avec incertitude autour de lui.)

GEORGETTE.

Ils me laissent toute seule, et l'orage re-

commence... Je vais appeler maman. (Albert est entré; il regarde autour de lui. — Georgette le voit et revient en courant.) Ah! un étranger!...

ALBERT.

Ne vous affrayez pas, ma petite amie, et permettez-moi d'entrer pour m'informer où je suis.

GEORGETTE.

Entrez, monsieur; que voulez-vous?

ALBERT.

Grand Dieu! serait-ce ici?... Dis-moi, ma chère petite, ce chemin est-il celui qui mène à la Montagne-Rouge?

GEORGETTE.

Oui, monsieur.

ALBERT.

Cette cabane isolée est donc la demeure de Georges?

GEORGETTE.

Certainement; il n'y en pas d'autre sur la montagne.

(A ces mots, Albert se découvre, avec l'expression du respect et de l'affliction, ôte son manteau, et s'assied d'un air attristé.)

ALBERT.

C'est ici!... quelle affreuse misère!... Ma bonne petite, (il prend Georgette par la main.) où donc est le maître de la maison?

GEORGETTE.

Il vient de sortir.

ALBERT.

Et ma... sa femme?

GEORGETTE.

Ah! c'est différent. (Montrant l'autre chambre.) Maman est là.

ALBERT.

Ta mère!... chère petite... il est possible... serais-tu sa fille?...

GEORGETTE.

Oui! monsieur, je suis Georgette, la fille de Georges.

ALBERT.

Ciel!

(Il prend Georgette sur ses genoux, et l'embrasse.— Dans ce moment, on entend la voix d'Amélie, qui appelle sa fille.)

GEORGETTE.

Tenez, voilà maman qui m'appelle.

ALBERT, se levant.

Ah! ma mère!... (Georgette sort en courant.) Mais, non, ne me découvrons pas encore; elle a tant souffert! il faut la préparer doucement au bonheur que je viens lui rendre... Ciel! la voici!

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, AMÉLIE.

AMÉLIE, arrêtant sa fille.

Un étranger!... où donc est ton père, ma fille?

GEORGETTE.

Il vient d'aller à l'ermitage avec le pauvre.

AMÉLIE.

A l'ermitage!... Rentre là, mais ne t'éloigne pas.

(Georgette va prendre son carreau, et sort en l'emportant.)

ALBERT, à part.

Nous voilà seuls; aurai-je la force?...

AMÉLIE.

Je suis bien étonnée, monsieur, qu'un étranger tel que vous ait daigné s'arrêter dans notre demeure, et, bien plus encore, qu'il puisse avoir à me parler.

ALBERT.

Madame... un motif bien puissant... Mais vous ne pouvez reconnaître mes traits.

AMÉLIE.

Quoi! monsieur, vous aurais-je connu?

ALBERT.

Oui, madame... loin d'ici; dans un temps où vous étiez plus heureuse.

AMÉLIE.

Je ne l'ai jamais été!

ALBERT.

Jamais!... (Il va prendre sa main, Amélie la retire avec un peu de crainte.) C'était en France...

AMÉLIE.

En France?... Ah! oui, j'étais heureuse, j'avais encore mon fils. (Examinant Albert avec un commencement de trouble.) Mais comment se peut-il?... il y a si long-temps... vous paraissez ému, monsieur... vous semblez craindre... arrivez-vous de France?

ALBERT.

Oui.

AMÉLIE.

Grand Dieu! de mon pays!

ALBERT.

Et je vous apporte des nouvelles de quelqu'un...

AMÉLIE.

De mon fils?... Ah!... existe-t-il?... vous l'auriez vu?... Arrêtez!... Attendez!... Ciel!... votre âge, vos pleurs... Ah! mon Dieu! ne m'abusez pas, vous me feriez mourir.

ALBERT.

Ah! j'avais résolu de ménager votre cœur, mais je n'ai plus la force de résister au mien. Ce fils que vous pleurez, ce fils qui vous chérit... ma mère...

AMÉLIE.

Ah! (Amélie éperdue se jette à son cou.) C'est lui! C'est lui!... (Elle l'embrasse avec transport.) C'est mon fils! mon Albert!... Ah! mon Dieu! j'ai tant souffert avec courage, ne me laissez pas mourir de joie!

ALBERT.

Ma mère! ma tendre mère!... je viens finir vos peines; je vous apporte la fortune, le bonheur...

AMÉLIE.

Ah! je n'ai plus besoin de rien! je suis heureuse! je suis riche! j'ai mon fils!... tu ne me quitteras plus?

ALBERT.

Jamais!

AMÉLIE.

Non... mais comment te revois-je? qui t'a fait découvrir cette affreuse retraite?

ALBERT.

Ah! ma mère! ces détails seraient si longs à vous donner, et mon cœur est si plein de joie!... Vous vous souvenez de m'avoir confié à la tendresse de mon oncle? il m'a tenu lieu de père, et sa fortune, augmentée d'un grand héritage, est tout entière à moi, à vous, ma tendre mère.

AMÉLIE.

Quoi! mon fils, ton oncle n'est plus!... Nous a-t-il pardonné?

ALBERT.

Ah! ma mère, il vous chérissait, et n'a jamais cessé de faire faire des recherches, qui furent infructueuses. Revenu entièrement libre, je réunis le peu de renseignements qui lui étaient parvenus à diverses époques; je réalisai son héritage, et je partis avec la résolution de vous chercher moi-même. Le ciel m'a conduit, ma sœur m'a reçu la première, et je suis dans vos bras!

AMÉLIE.

Ta sœur!... tu l'aimeras donc aussi?... Attends!... Georgette!...

GEORGETTE, accourant et rapportant son carreau qu'elle met sur la table.

Maman!

ALBERT.

Ne lui dites pas encore... je veux me faire aimer...

AMÉLIE.

Viens... (Mettant sa fille dans les bras de son fils.) Ah! c'est maintenant que je suis heureuse!

ALBERT.

Oui, nous serons tous heureux! Tenez, là, dans ce portefeuille, j'apporte, en billets du Trésor, la valeur d'un million.

AMÉLIE.

Un million?

GEORGETTE.

Un million! est-ce beaucoup, maman?

ALBERT.

Mais j'apporte encore un bien plus précieux: la grace de mon père.

AMÉLIE.

Se peut-il!... nous reverrions la France?...

ALBERT.

Oui, et sans danger; jugez combien il me tarde de revoir mon père!

AMÉLIE.

Ton père? Oui, mon ami, tu vas recevoir ses embrassements. (Elle s'arrête, et s'éloigne un peu en réfléchissant.—Aussitôt Albert s'approche de Georgette, et lui donne une bourse pleine d'or, en lui faisant entendre que c'est pour sa mère.—La petite verse l'or sur la table.) Qu'allais-je faire?... le conduire à l'ermitage... il y trouverait Warner, et ce misérable, en nous voyant heureux, s'attacherait encore à nos pas... Oh! non, qu'il ne connaisse jamais mon fils... Il faut prévenir mon mari, il faut éloigner Warner... Oui, mais la nuit, l'orage... n'importe, rien ne m'arrêtera. Cachons à mon fils... Albert!.. (Albert vient aussitôt à elle.) Tes vœux vont être exaucés, dans un moment tu seras dans les bras de ton père. Attends, ne me suis pas.

ALBERT.

Vous sortez... je vais...

AMÉLIE.

Non... il le faut... je t'en prie...

ALBERT.

Quoi! vous voulez?...

AMÉLIE.

Des raisons que je ne puis t'apprendre... Il y va de notre bonheur... cède à ma prière.

ALBERT.

Ah! toujours... j'obéis.

AMÉLIE, à Georgette.

Toi, chère enfant, sois attentive, obéissante, aux moindres ordres de ton ami... Ah! tu m'es encore plus chère depuis que je suis heureuse! (En sortant.) Attendez, attendez!

---

## SCÈNE XIV.

ALBERT, GEORGETTE.

ALBERT.

Chère petite, pendant son absence, procure-moi ce qu'il faut pour écrire.

GEORGETTE.

Oui, et de la lumière aussi, car il fait noir. (Elle sort en courant.)

ALBERT.

Un mot à l'auberge du *Lion-d'Or*, pour qu'on envoie ici ma voiture. Le premier passant le portera. Il faut aussi que je mette en ordre les papiers importants qui assurent à jamais le bonheur de mon père... (Il les tire de sa poche.) Les voici...

GEORGETTE, revenant avec tout ce qu'il faut pour écrire, et une lampe allumée.

Tenez, monsieur, voilà de la lumière et tout ce qu'il faut pour écrire. Entrez dans ma chambre; il y fait moins froid qu'ici, et vous ne verrez pas les éclairs.

ALBERT.

Et toi?

GEORGETTE.

Moi, je vais prendre mon carreau, et je travaillerai auprès de vous.

ALBERT.

Oui, tu seras toujours ma compagne.

(Albert prend la lampe, l'écritoire, son portefeuille, et entre dans la petite chambre.)

GEORGETTE.

Là! je viens... Il tonne, il fait noir, oh! comme j'aurais peur si j'étais toute seule! allons vite!...

(Elle court prendre son carreau et va pour suivre Albert; mais un grand coup de tonnerre l'arrête, et en même temps Georges et Werner paraissent à la porte.— Aussitôt Georgette pose son carreau sur la chaise qui se trouve près d'elle, et court au-devant de son père.)

## SCÈNE XV.

GEORGES, WARNER, GEORGETTE.

GEORGETTE.

Ah! c'est papa!

(Georges et Werner rentrent précipitamment.—Georgette tient la main de son père, et l'attire vers la chambre où est Albert. Werner va déposer sa besace et son bâton sur la table.)

WARNER, apercevant sur la table le manteau et le chapeau d'Albert.

Qu'est-ce que cela?

GEORGETTE, à son père.

Ne fais pas de bruit...

GEORGES.

Pas de bruit!.. Pourquoi?

WARNER, voyant l'or.

De l'or!...

GEORGETTE, répondant à son père.

Parce que tu dérangerais le voyageur qui est arrivé.

GEORGES.

Un voyageur?

GEORGETTE.

Il est là... il écrit.. tiens, vois.

GEORGES, regardant.

Un militaire! je ne veux pas...

WARNER, lui saisissant la main et l'attirant vers la table.

Chut! regarde!...

GEORGES.

Que signifie?...

(L'orage continue à gronder.)

WARNER, à Georgette.

Cet or est-il à lui?

GEORGETTE.

Non, il est à moi; c'est lui qui me l'a donné.

(Werner va rapidement vers la chambre où est Albert, pour y jeter un coup d'œil.)

GEORGES.

Donné!.. tout cela? il est donc bien riche?

GEORGETTE.

Oh! bien riche! c'est-à-dire un million.

GEORGES et WARNER.

Un million!...

GEORGETTE.

Il a dit à maman qu'il avait un million dans un grand portefeuille, et c'est bien vrai, car maman l'a vu, et moi aussi. Tiens, voyez-tu. dans ce portefeuille, à côté de sa main.

WARNER, regardant.

Oui!...

GEORGES.

Et d'où vient donc cet inconnu si riche?

GEORGETTE.

Je ne sais pas.

GEORGES.

Qui l'a reçu?

GEORGETTE.

Maman.

GEORGES.

Et où est-elle, ta mère?

GEORGETTE.

Elle est sortie pour aller te chercher à l'ermitage.

GEORGES.

Seule?... il faut...

WARNER, l'arrêtant en lui saisissant le bras.

Tout-à-l'heure! (Georges demeure immobile, l'œil fixé sur la table.—Georgette veut prendre son carreau et entrer dans sa chambre; mais Werner l'arrête.) Laisse ton carreau, va te mettre au bord du chemin de la montagne, sous la grande roche. Ta mère ne tardera pas à revenir de l'ermitage; tu nous avertiras dès que tu l'apercevras.

GEORGETTE.

Pourquoi n'allez-vous pas plutôt chercher maman?

WARNER.

L'ermite la ramènera.

GEORGETTE.

Mais...

WARNER.

Allons! ton père le veut! Fais ce qu'on t'ordonne, et ne rentre pas ici que ta mère ne soit revenue. (Warner la prend par la main et la met hors de la cabane, en lui indiquant l'endroit où elle doit rester.—En revenant, il ferme doucement la porte du cabinet noir.—Georges n'a point bougé.) Georges, que disions-nous tout-à-l'heure en remontant le chemin creux? Restons ensemble, attendons une occasion; ne la laissons pas échapper; et, quand nous aurons assez d'or, nous nous rendrons en Italie, nous exécuterons le nouveau plan que je t'ai confié, et nous deviendrons bientôt plus riches que des souverains... Eh bien! Georges, l'occasion est venue.

GEORGES, immobile, l'air morne, le regard fixe.

L'occasion?

WARNER.

Oui; l'instant est décisif.

GEORGES.

Je ne te comprends pas.

WARNER.

Au contraire, Georges, tu m'entends bien. Regarde nos haillons, songe à ce que je t'ai dit, vois dans nos mains un million!

GEORGES, avec explosion.

Tais-toi! tu es l'esprit infernal qui vient tenter ma misère et mon désespoir; déjà le son de ta voix fait palpiter mon cœur, déjà le feu de l'enfer pénètre dans mon sein avec tes paroles: va-t'en!

WARNER.

Georges, écoute-moi.

GEORGES, dans une sorte de rêverie.

Non, va-t'en, te dis-je! tu es le génie de ma damnation. N'ai-je pas déja commis trois meurtres? Ne vois-tu pas devant nous le corps livide que nous venons d'ensevelir? n'entends-je pas le dernier gémissement de mon père? Être infernal, qu'exiges-tu encore? n'ai-je pas rempli la mesure, ne suis-je pas descendu dans la nuit éternelle!

(Il tombe assis, renversé sur la table, et comme sans connaissance. — L'orage, la pluie, le vent, augmentent à chaque instant.)

WARNER.

Malheureux!... reviens à toi... tu es dans le délire... Georges!...

(Il saisit son bras.)

GEORGES, comme se réveillant.

Ah!... où est ma femme?

WARNER.

Loin d'ici.

GEORGES.

Ma fille?

WARNER.

Sur les pas de sa mère.

GEORGES.

Mon fils?

WARNER.

Il y a quinze ans que tu n'en as plus. Georges, reviens donc à toi; rappelle tes sens...

GEORGES, se levant d'un air terrible.

Oui! tu veux que j'assassine l'étranger qui est là!

WARNER.

Il fait nuit, il est seul... Un million!... Jamais on ne saura que ce jeune étranger s'est arrêté ici.

GEORGES.

Amélie l'a reçu.

WARNER.

Tu diras que tu l'as renvoyé.

GEORGES.

Il restera des traces.

(Le tonnerre redouble, il éclate.)

WARNER.

Attends!... l'orage redouble; il éclate au-dessus de nous... Si la foudre tombait sur la cabane, si tout était consumé, en serions-nous responsables?

GEORGES.

Quel dessein!

WARNER.

Regarde... ces planches tombent en poussière; le vent allumera l'incendie comme un éclair... Tiens! la foudre tombe à cent pas. Donne-moi ce fer, prends une torche.

GEORGES.

Je ne puis... je suis glacé!

WARNER.

Lâche!... Est-il plus redoutable que l'autre voyageur?

GEORGES.

Je te dis que mon cœur devient froid comme la mort.

WARNER.

Eh bien! demeure donc là, ne laisse point approcher ta fille; et, si j'appelle, viens seulement à mon secours. (Il prend un couteau sur la table.) Viendras-tu?

GEORGES.

J'irai!

WARNER, montrant la porte.

Veille. (La foudre éclate.) La foudre!... allons!

(Il se précipite dans la chambre; au même instant la foudre tombe à-la-fois sur la montagne et sur la cabane; les éclairs, la pluie, le vent redoublent, et toute la nature paraît bouleversée.)

GEORGETTE, accourant épouvantée.

Ah! papa, papa... le tonnerre!...

GEORGES, saisissant Georgette dans ses bras, et la pressant contre lui.

Arrête... Warner!... arrête!

---

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, AMÉLIE, ALBERT, TOUS LES HABITANTS DU VILLAGE, SOLDATS, etc.

(Warner sortant de la chambre obscure, jette le portefeuille aux pieds de Georges et ferme la porte. — Les flammes commencent à éclairer l'intérieur. — Dans ce moment, Amélie accourt dans le plus grand désordre et des paysans la suivent en traversant la montagne.)

---

## SCÈNE XVII.

GEORGES, WARNER, AMÉLIE, ALBERT, GEORGETTE, UN OFFICIER, SOLDATS, DES VILLAGEOIS, etc.

AMÉLIE, courant à Georges.

Mon ami, mon ami! un meurtre, un assassinat a été commis près d'ici, on a trouvé un cadavre... Des soldats viennent t'arrêter; appelle ton fils.

(En désignant la chambre obscure.)

GEORGES.

Mon fils!!!...

AMÉLIE.

Oui, notre Albert; il est là!

GEORGES.

Mon fils!!!

(Déjà l'incendie éclate. — Georges s'élance dans la chambre embrasée. — Amélie veut se précipiter sur les pas de Georges, mais les villageois, accourus, l'en empêchent en lui fermant le passage. — Ils l'entraînent du côté opposé. — Georges revient, sortant des flammes. Il tient dans ses bras Albert, qui paraît blessé, et l'apporte dans ceux d'Amélie.)

GEORGES, hors de lui.

Le voilà!... je te rends ton fils! mais mon heure est marquée... je suis...

ALBERT.

Arrêtez!... ma mère! c'est mon père qui m'a sauvé la vie!...

(Warner, qui s'est enfui, revient poursuivi par des villageois.)

WARNER, saisissant Georges et voulant l'entraîner.

Viens, fuyons... nous sommes perdus!...

GEORGES.

Attends, que j'embrasse mon fils. (Il serre Albert dans ses bras et lui dit :) Tu sais la vérité, mon fils; épargne ta mère, adieu! (Saisissant ensuite violemment Warner terrifié.) Viens! maintenant tu ne me quitteras plus! je te le jure par l'enfer!

(Il l'entraîne vers le lieu enflammé; Warner pousse des cris d'effroi.— Les soldats accourent pour s'emparer d'eux; mais dans ce moment la cabane embrasée s'écroule sur Georges et Warner, qui semblent engloutis sous les flammes, et on découvre toute la montagne, couverte de villageois et de soldats.— Enfin les soldats, bravant aussi les flammes, s'emparent des deux coupables, au milieu des décombres, et Georges tombe, terrassé, au milieu de ses enfants et de sa femme, à genoux autour de lui.)



FIN DE TRENTE ANS.



PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ, n° 4, boulevart d'Enfer.